This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Rep Ling 650
~~ALA 5901 A. 4~~

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

II

ANTINOMIES LINGUISTIQUES

Digitized by Google

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

II

ANTINOMIES LINGUISTIQUES

PAR

VICTOR HENRY

Professeur de Sanscrit et Grammaire comparée des langues indo-européennes
à la Faculté des Lettres de Paris.

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1896

Tous droits réservés.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

ANTINOMIES LINGUISTIQUES

> Diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.
>
> DESCARTES.

Aucune science n'est encore plus contestée que la linguistique, — aucune plus injustement, à la juger sur ses résultats, — aucune à meilleur droit si l'on s'en prend à ses prémisses.

Antinomie d'origine qui contient toutes les autres : cette science du langage parlé à l'air libre n'a pas encore oublié qu'elle a pris naissance dans le confinement poudreux des bibliothèques ; cette science du vivant toujours jeune traîne à sa suite un inquiétant bagage d'entités surannées.

Ce sont ces antinomies que j'essaie ici d'exposer et de résoudre, une à une, en rappelant au passage quelques vérités depuis longtemps reconnues et trop souvent méconnues. Je dédie ces pages à nos étudiants, historiens ou philosophes, surtout grammairiens ou futurs linguistes : ceux qui s'intéressent aux problèmes du langage devraient être les derniers à se payer de mots.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

NATURE DU LANGAGE

Thèse et antithèse. — I. Généralités. — II. Qu'est-ce qu'un langage? — III. La vie du langage. — IV. La vie des mots. — Synthèse.

THÈSE

La catégorie du langage, celle de la langue et du dialecte, celle même du simple mot, pour peu qu'on y regarde de près, ne sont que des abstractions sans réalité extérieure.

ANTITHÈSE

Il existe une science du langage, qui se propose pour objet l'étude des phénomènes de la vie du langage, c'est-à-dire de la vie des langues et de la vie des mots.

I. — GÉNÉRALITÉS

Il n'y a pas de langage : il n'y a que des mots.

Il n'y a pas même de mots : il n'y a que des émissions vocales, qui frappent l'air et éveillent en notre esprit un sens plus ou moins clair au moment précis où elles se produisent, mais qui, l'instant d'après, indépendamment de la trace qu'elles ont pu laisser dans notre oreille ou notre mémoire, ont cessé d'être en éteignant les vibrations qui leur servaient de véhicule. Ainsi l'éclair luit et disparaît: la rétine en pourra conserver l'image, la conscience en garder le souvenir, la photographie instantanée essayer d'en fixer l'impression; mais il n'a fait que passer.

Digitized by Google

La feuille est une catégorie botanique bien connue et universellement acceptée; mais il n'y a point de feuille dans la nature, il n'y a que « des feuilles » en nombre indéfini, et chaque feuille d'un même chêne, morte, née ou à naître, a son individualité distincte. De même, le mot « feuille » n'existe en tant que tel que dans un dictionnaire, ou comme signe d'une idée dans notre esprit; en réalité, il y a autant de mots « feuille » que ce monosyllabe a été et sera prononcé de fois, par tous les sujets parlants, dans le cours tout entier des générations de langue française. Car, à chaque fois, il faudra, pour l'émettre, un nouvel effort musculaire, commandé par un effort conscient de la volonté, et jamais, en dépit de cette conscience, en dépit même des apparences les plus frappantes, la résultante de l'effort ne sera absolument identique. Non plus que deux feuilles du même chêne ne sont exactement pareilles, je ne saurais prononcer le même mot deux fois de suite sans une inconsciente et inappréciable différence.

Le mot, au point de vue du langage articulé, n'est donc autre chose que l'entité abstraite de toutes les émissions vocales, actuelles ou possibles, de tous les sujets parlants, passés, présents et futurs, qui auront éprouvé ou éprouveront le besoin de communiquer à autrui la notion qu'il exprime. Et le langage, à son tour, n'est que la somme imaginaire de ces entités multiples, y compris les relations, également abstraites, qui sont susceptibles de les relier entre elles. Bref, il n'y a pas plus de langue française, qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République Française, la sélection sexuelle ou l'horreur du vide dans la nature.

Ces considérations, pour banales qu'elles puissent paraître à la moindre réflexion, ne laisseront pas de surprendre les esprits que la spéculation met en défiance. Une science ne débute point, à l'ordinaire, par se déclarer sans objet : la physique avoue-t-elle que ses « forces naturelles » ne sont que des abstractions dont elle enveloppe son ignorance ? la chimie, qu'elle ne sait s'il y a ou non des atomes ? la mécanique, qu'elle n'a pas la prétention de résoudre l'éternelle énigme du mouvement, ni même d'affirmer que le mouvement existe ? Il n'est pas une de ces hautes disciplines qui ne repose sur une entité primordiale, pas une pourtant qui admette à sa base une entité plus familière à tous, moins contestée et, par cela même, plus décevante que celle du langage. Faute par les adeptes d'avoir suffisamment pénétré l'inanité des termes dont ils sont contraints de se servir, ils substi-

Digitized by Google

tuent les mots aux idées, et, chacun d'eux, jouant sur les mots, conduit innocemment ses conséquences le long du rail d'une inflexible logique : ils roulent côte à côte et ne sauraient se joindre, et chacun raisonne juste, et tous sont dans le faux. De là naissent, entre savants de premier ordre, — je ne parle pas des fantaisistes, qui foisonnent encore dans cette bienheureuse anarchie, — ces controverses aussi acharnées que vaines, dont le moindre défaut est de ravir à leurs découvertes un temps précieux, et ces irréductibles malentendus qui séparent, durant une vie entière de communs efforts, les Bopp et les Schlegel, les Max Müller et les Whitney. Eh bien, le seul recours contre la tyrannie des mots, c'est l'analyse minutieuse des idées : s'il n'y a pas de langage, encore une fois, s'il n'y a pas même de mots, de quel droit parlerons-nous de mots et de langage dans les pages qui vont suivre ? et quel sens le lecteur attachera-t-il à ces symboles ?

II. — QU'EST-CE QU'UN LANGAGE ?

Prenons au hasard un Persan ou un Hindou, un moujik de la Petite-Russie, un bouvier d'Unterwald, un lazzarone napolitain, une paysanne du Finistère sachant à peine un mot de français, — il y en a encore quelques-unes, — un ouvrier de Chicago, un planteur péruvien ; et mettons tous ces gens-là en présence. Un fait certain d'avance, c'est que non seulement ils ne sauraient s'entendre que par gestes, mais qu'un polyglotte même ne comprendra point celui de leurs langages qui d'aventure manquerait à son répertoire. Et cependant, s'il est un autre fait certain, indéniable, admis sans ombre de doute par quiconque a seulement effleuré les premiers éléments de la linguistique indo-européenne, c'est que, — à l'apport près de quelques emprunts isolés que les ancêtres du Persan ont pu faire à l'arabe, aux idiomes tartares ceux du Russe, au quichua ceux du Péruvien, — *ils parlent tous la même langue.*

Ils ne s'en doutent point, et, vécussent-ils dix ans sous le même toit, ils ne s'en apercevront jamais ; tout au plus saisiront-ils entre leurs façons de s'exprimer telle ressemblance superficielle et, la plupart du temps, spécieuse. La seule manière pour eux d'entrer en communication serait d'apprendre les langages les uns des autres, et le plus déterminé linguiste serait fort empêché de leur en conseiller une meilleure ; mais, quand le Persan saura parler bas-breton, il n'aura acquis qu'un moyen d'expres-

Digitized by Google

sion, et non un langage de plus, puisque bas-breton et persan ne font qu'un en substance. Oui, dans toutes ces langues, venues des quatre coins de l'horizon, sans lien apparent qui les rattache, parlées par des hommes dont le patrimoine intellectuel semble ne rien contenir de commun, tout, au fond, est identique : le vocabulaire, le système grammatical, et jusqu'à l'ordre qui préside à la succession des mots et commande par contre-coup l'enchaînement des idées.

Prenons maintenant, pour forcer le contraste, ces deux Parisiens de naissance, de même âge, de même rang social, de même éducation, qui causent, arrêtés sur le trottoir. Ils se comprennent à demi-mot : pas une nuance, pas un sous-entendu qui leur échappe, et la phrase, à peine lancée, appelle la réponse qu'elle attend. Eh bien, ces frères jumeaux — qu'on ne se hâte pas de crier au paradoxe, ce n'est ici qu'un point de vue qui change, tant la nomenclature est fuyante et impropre à reproduire la réalité des faits, — *ils ne parlent pas la même langue.*

Écoutez-les : les dissonances, si elles ne se révèlent pas à l'oreille même la mieux exercée, ne manqueraient pas de laisser leurs traces sur un appareil plus délicat ; l'un fait légèrement sonner un *e* muet que l'autre efface entièrement, et celui-ci prononce avec un faible roulement de la langue ou de la gorge un *r* dont le premier étouffe la vibration naissante. Observez-les : les malentendus, impossibles sur les idées épaisses de la conversation courante, sauteraient aux yeux dès qu'il leur arriverait d'aborder quelque sujet plus ténu et moins banal; tel mot n'a pas rigoureusement la même valeur de signification pour tous deux ; la notion qu'il exprime est ici plus large, là plus étroite, avec une nuance d'admiration, de pitié, de dédain, chez l'un, que l'autre ne connaît pas. Différences imperceptibles pour le présent, mais grosses de conséquences dans l'avenir : ce n'est qu'une question d'*e* muet plus ou moins appuyé, d'*r* plus ou moins vibrant, de lèvres plus ou moins closes, qui fait qu'aujourd'hui le Berlinois prononce *fiã* le nom de nombre qui en français est *kat* (quatre) ; et c'est par une succession de nuances infinitésimales, que la même syllabe a pu aboutir, respectivement en français et en anglais, aux deux sens opposés de « *sat*isfait » et de « mécontent » (*sad*).

En d'autres termes, séparons par la pensée nos deux Parisiens ; arrachons-les à leur milieu, et qu'ils aillent fonder une famille sous des cieux éloignés, en un temps où il n'existerait ni chemins de fer ni lignes de navigation ni journaux : qui ne voit

Digitized by Google

que les traits vagues qui esquissaient l'individualité de leurs langages, transmis à leurs descendants, iront s'accentuant d'âge en âge aux dépens de l'unité apparente? L'*r* de plus en plus vibré, prononcé enfin de l'extrême pointe de la langue, se perdra dans un blèsement indistinct, et l'*r* de moins en moins vibré, prononcé enfin du fond de la gorge, se réduira à une sorte de gargouillement laryngal, en sorte que le mot « rare », par exemple, sera devenu quelque chose comme *lèl* en un point, *hâ* en un autre. Une locution qu'affectionnait l'un des sujets, que l'autre n'employait presque jamais, aura disparu ici, tandis que là-bas elle est si courante qu'elle s'est multipliée par l'imitation, donnant naissance à des centaines de tours de phrases analogues. Un simple mot, soit « sincère », — indépendamment des changements de forme qui l'auront rendu méconnaissable, — pourra signifier « pieux » ou « enthousiaste » chez les descendants de l'homme grave, et « imbécile » dans la postérité de l'ironiste. Que ces deux peuplades séparées viennent à se rencontrer après cinq générations d'isolement absolu, elles s'apercevront encore que leur langue est au fond la même et auront tôt fait de se remettre au point ; à dix, quinze, vingt générations de distance, selon la lenteur de l'évolution, elles pourront encore entrevoir une obscure parenté, mais ne se comprendront plus sans effort ; au delà, ce sera la nuit, et les deux sujets mis en présence, — s'ils n'ont gardé, comme c'est le cas de toutes les populations préhistoriques et même de tous les sauvages contemporains, aucun document du passé de leur race, — se sentiront aussi étrangers l'un à l'autre que tout à l'heure notre Persan et notre Péruvien.

Et alors, s'il est absolument certain que le parler *censé différent* de ceux-ci est déjà tout entier, en puissance et en germe, dans le parler *censé identique* de ceux-là, on pourra être tenté de se demander à quel moment précis les deux tribus séparées auront cessé de parler la même langue ; mais ce serait une question aussi insoluble, dans sa naïve subtilité, que celle de savoir à quel moment un homme qui perd ses cheveux devient chauve. — A l'instant, dira-t-on, où, remises en présence, elles auraient cessé de se comprendre. — La limite n'est qu'imaginaire et oscille le long d'une période de plusieurs siècles. D'ailleurs, des gens qui ne se sont pas entendus de prime abord y peuvent parvenir par réflexion et à la faveur d'une certaine éducation de l'esprit : deux hommes instruits, l'un Gallois, l'autre Breton, à force de bien scander leurs mots et de bien s'écouter, converseront

Digitized by Google

ensemble sur des sujets aisés ; mais je doute qu'on en puisse dire autant d'un matelot de Paimpol et d'un herbager du Glamorgan. Ces gens-là, donc, parlent-ils ou ne parlent-ils pas la même langue ? Il n'y a qu'un point indiscutable : c'est que leurs ancêtres respectifs eurent le même parler, si nous remontons au delà de dix siècles ; quant à fixer l'époque où ils en changèrent, parler de la mort du brittonique commun ou de la naissance du gallois et du breton, encore une fois, c'est jouer avec les mots et animer des nuées. Les mots sont fort dociles, et les nuées prennent toutes les formes que le vent leur donne : le malheur est qu'elles n'en ont point de constante, et que toutes les contradictoires sont vraies dans les inductions scientifiques construites avec des mots.

La confusion serait moindre, évidemment, si l'on convenait de réserver le terme de « langue » aux grandes unités linguistiques qui sont ou demeurent du moins jusqu'à présent irréductibles, — au grec, par exemple, par rapport à l'hébreu, ou au persan en regard du turc, — et s'il était possible de rompre avec les habitudes reçues jusqu'à ne dénommer que simples « dialectes » toutes les différences, petites ou grandes, qui se sont produites et se produisent encore sous nos yeux au sein d'une unité linguistique déterminée. Alors, — s'il était bien entendu, d'une part, qu'il existe autant de dialectes parisiens qu'il y a de Parisiens doués de la parole, — la restriction n'excluant que les sourds-muets, les aphasiques absolus et les enfants à la mamelle, — et, d'autre part, que le persan, l'allemand, l'italien, le breton et cent autres variétés ne sont, eux aussi, que les dialectes indéfiniment différenciés d'une seule et même langue primitive, non moins une en son temps que ne le semble le parisien de nos jours, — alors, dis-je, la notion objective de l'infinité des sujets parlants se substituant, du bas en haut de l'échelle, à l'entité creuse du « langage », les phénomènes dont celle-ci n'est que le symbole et la grossière enveloppe apparaîtraient sous leur véritable jour, et l'on commencerait à comprendre que la linguistique, encore qu'elle opère la plupart du temps, faute de mieux, sur les documents momifiés du passé, se propose l'étude d'un ensemble complexe de réalités vivantes, que son objet, toujours changeant, reste néanmoins toujours identique à lui-même, et qu'elle n'a le droit de supposer dans le passé que les phénomènes par elle observés et constatés dans le présent.

Mais, après tout, ce qui importe, ce ne sont pas les mots, ce sont les idées claires ; et, si les mots peuvent éclaircir les idées, c'est à la condition de ne point trop choquer les traditions établies.

Digitized by Google

Continuons donc — il le faut bien — à parler de langage, bien que nous sachions qu'il n'y a pas de langage, mais seulement des gens qui parlent. Continuons à parler de familles de langages, de langues particulières, de dialectes, de sous-dialectes, de patois, de prononciation correcte ou incorrecte, pourvu que nous entendions toujours, sous chacun de ces mots, un seul sens latent, le même pour tous : à savoir, dans chacune des unités de langage irréductibles que la science a provisoirement constituées, une série indéfinie de variations qui vont s'atténuant insensiblement à mesure que l'on descend de la race à la nation, à la province, au canton, à la famille et enfin aux individus, — ou plutôt, qui, parties de l'individu, nuances tout d'abord imperceptibles de prononciation et d'expression, se sont aggravées à la faveur des circonstances jusqu'à aboutir à la scission dialectale ou même à l'isolement linguistique. Sans cette vue synthétique, la mémoire la plus riche et le polyglottisme le plus varié ne sauraient faire un linguiste; et le linguiste qui la perd un seul instant des yeux — cela n'est malheureusement que trop aisé — se surprend à poursuivre la *chimæra bombinans in vacuo.* Que de gros livres dont ce monstre rabelaisien a dévoré les meilleures intentions !

III. — LA VIE DU LANGAGE

J'ai parlé de « langage » et je viens de parler de « vie », mais en telle manière, on le voit, que les deux termes s'excluent absolument; car, si le langage n'est pas, à plus forte raison n'est-il pas vivant : il n'y a de vivant que les gens qui parlent. Cependant la métaphore de la « vie du langage » est encore reçue dans bien des milieux, et le temps n'est pas loin où l'on y voyait plus et mieux qu'une métaphore. Rien ne serait plus puéril que de partir en guerre contre une figure de rhétorique, et, en vérité, « la vie du langage » est une association de mots aussi légitime et non moins élégante que « l'oreille de la Chambre » ou « le char de l'État ». Tout ce qu'il faut lui demander, c'est de demeurer inoffensive, en ne se faisant pas davantage prendre à la lettre. C'est affaire à une bonne définition[1].

1. La radicale impuissance de la métaphore et le perpétuel danger qu'elle apprête aux idées claires n'ont peut-être jamais été mieux exprimés que par cette boutade de G. Eliot (*The Mill on the Floss*, I, p. 190 Tauchn.) : « It was doubtless an ingenious idea to call the camel the ship of the desert, but it would hardly lead one far in training that useful beast. » Voir tout le passage.

Digitized by Google

Dire que le langage évolue, c'est dire que les générations diverses d'individus parlant un langage donné sont sujettes, par les raisons déduites plus haut, à parler en réalité chacune un idiome particulier, plus ou moins différent suivant la distance à laquelle on les envisage ; c'est dire, par exemple, que Rabelais se serait difficilement fait comprendre de Robert le Pieux, et que la Sorbonne d'aujourd'hui ne l'entendrait guère mieux. Dire que le langage vit, c'est exprimer exactement la même idée, avec une nuance de concision précieuse, séduisante peut-être, en tout cas équivoque. Ce qui évolue n'est pas nécessairement doué de vie, tant s'en faut, puisque la vie n'est qu'un accident de l'évolution totale : la terre a bien changé, depuis qu'elle s'est échappée d'un crachement de la nébuleuse primitive, et nul n'a jamais pu parler que poétiquement de la « vie de la terre », au moins jusqu'au jour où quelque parasite vivant a commencé d'entamer sa vieille écorce refroidie. Encore la terre a-t-elle sur le langage l'incontestable avantage d'exister, d'être une planète constatée dans l'espace et un nécessaire support à nos pieds, tandis que le langage n'est rien sans nous, rien en dehors de nous, rien en soi qu'une idée abstraite, et un terme commode pour désigner une synthèse de phénomènes. Douer de vie cette entité, c'est déjà énorme ; mais, sous prétexte qu'on l'a douée de vie, vouloir y retrouver les caractères essentiels et distinctifs de la vie, la naissance, la croissance, l'assimilation, la mort, ce qui enfin constitue un organisme vivant, c'est simplement parer des grâces du style la sécheresse de la constatation scientifique ; sinon, c'est ne rien comprendre à cette constatation même.

Une langue ne naît pas, ou du moins n'en avons-nous jamais vu naître. Si nous ignorons par quel lent travail l'anthropopithèque est parvenu à dégager la faculté de la parole, nous en entrevoyons assez, cependant, pour gager à coup sûr que cette gestation ne relève pas des lois de l'embryogénie. Quant aux langues qui tombent sous le coup de notre observation, il n'en est pas une qui soit née : l'enfant est un être distinct de ses parents, tandis qu'une langue dite fille n'est autre que la langue dite mère parvenue à quelques degrés plus bas dans l'échelle du temps. Le créole de la Réunion est du français du grand siècle, le français du latin rustique, le latin de l'indo-européen émigré en Italie, chacun avec les transformations et les déformations que leur ont imposées des séries plus ou moins longues de sujets parlants, eux-mêmes plus ou moins fidèles à la tradition de leurs

Digitized by Google

pères. Le latin nous paraît mort, tout uniment parce que nous ne serions plus compris de Cicéron si nous lui parlions français; mais il eût compris Quintilien, et Quintilien Lactance, et Lactance Grégoire de Tours, et Grégoire le scribe inconnu qui transcrivit à notre usage le texte du serment de Strasbourg. Où donc finit le latin? où commence le français? et qui peut parler, autrement que par figure, de « la naissance du français » ?

Une langue ne croît pas. Les mots nouveaux dont s'enrichit incessamment son vocabulaire ne doivent le jour qu'à l'initiative individuelle d'un ou plusieurs sujets parlants, à un procédé intellectuel infiniment moins conscient, sans doute, qu'on n'est dans l'usage de le représenter [1], mais qui en tout cas n'a rien de commun avec les lois organiques et fatales de la germination et de la croissance. Personne, que je sache, n'a encore dit « un chemin bicyclable »; pourtant, si le besoin s'en faisait sentir, il se pourrait qu'on en vînt à le dire; il se pourrait même qu'un jour l'Académie enregistrât dans son dictionnaire cette précieuse acquisition. Or, le mot une fois prononcé ou écrit, il ne faudrait pas être grand clerc pour y reconnaître aussitôt la création peu laborieuse d'un professionnel ou d'un amateur, qui, pensant au rapport de *carrosse* et *carrossable*, et voulant le transporter à son engin, aurait modelé de même **bicyclable* sur *bicycle*. Personne, je pense, ne s'aviserait, à l'instar de Schlegel, de rêver que **bicyclable* fût l'épanouissement de *bicycle* comme la fleur l'est de la plante [2]. C'est pourtant de ces conceptions de visionnaire que la science du langage est sortie. Oui, grâce à Dieu, elle en est sortie, dans tous les sens.

Le propre de l'être vivant, c'est de s'assimiler certaines matières étrangères à sa substance et d'éliminer les rebuts du travail d'assimilation. Il est superflu de faire observer que cette dernière fonction n'a point d'équivalent dans le langage. Quant à la première, on constatera sans inconvénient que le français, par exemple, s'est assimilé un certain nombre de mots anglais.

1. Ce point sera repris au chapitre III, § v.

2. Schlegel s'était suggéré cette belle image au sujet des langues anciennes et soi-disant primitives. Il est probable que lui-même l'eût trouvée grotesque, appliquée aux langages contemporains. Comme si les procédés de l'esprit humain étaient affaire de chronologie! ou comme si une langue n'était pas toujours contemporaine du cerveau qui la pense! Voir plus bas : *une langue n'a point d'âge.*

Digitized by Google

Qu'est-ce à dire? Dans la réalité des faits, il s'est passé de deux choses l'une : ou bien un objet inventé en Angleterre (*self-acting*) a été importé et imité en France, et son nom a tout naturellement voyagé avec lui; ou un Français qui savait l'anglais, parlant à un autre qui en avait au moins quelques notions, a employé un mot anglais (*spleen*, *humour*, *snob*) pour rendre une nuance d'idée que leur propre langue n'exprimait pas avec la même précision, après quoi le mot a été répété, colporté, vulgarisé par la littérature, jusqu'à être à peu près compris de tout homme d'éducation moyenne. Rien de plus concevable dans l'un et l'autre cas, mais rien qui ressemble moins à l'exercice d'une fonction organique d'assimilation.

Une langue ne meurt pas. Il se peut qu'elle sorte de la mémoire des hommes : le perroquet des Atures, seul survivant de sa tribu, a emporté avec lui le secret des dernières syllabes de son idiome, et les descendants des Gaulois parlent français; cela revient à dire qu'ils ont appris le latin, puis désappris le gaulois. Il se peut qu'elle se transforme : alors elle subsiste, puisqu'elle n'a fait que changer insensiblement de siècle en siècle; le latin n'est pas mort, puisqu'il y a encore des sujets qui parlent portugais, espagnol, français, italien, rhète ou roumain. Plus exactement, si on le préfère, pour rester conséquent avec le point de vue objectif où nous nous sommes placés dès le début, il meurt une langue chaque fois qu'il meurt un sujet parlant, il en naît une à chaque fois qu'un enfant commence à parler; mais cette constatation, — à savoir, que nous sommes tous mortels, — ne jette aucun jour sur ce qu'il faut entendre par le lieu commun de la vie du langage.

Une langue n'a donc point d'âge, et de fait elle est éternellement jeune, étant repensée et créée à nouveau par chaque nouveau sujet qui la parle. S'il est absurde de supposer et impossible de concevoir un moment où le latin soit mort et le français soit né, il ne l'est pas moins de se représenter, par exemple, le latin du IVe siècle comme une langue épuisée, vidée de sève, ou simplement « vieillie », par rapport au latin de Cicéron ou d'Ennius. A pousser à bout la double métaphore, il s'ensuivrait cette conséquence paradoxale, qu'une langue commencerait à engendrer le jour où elle tomberait en décrépitude. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le français de l'*Eulalie* est postérieur de cinq siècles au latin de Commodien, et celui-ci

Digitized by Google

d'autant au latin de Virgile; cela, et rien de plus; car, de supposer que l'un ou l'autre soit plus jeune ou plus vieux, autant vaudrait comparer l'âge de Jean sans Peur et celui d'Henri IV. Il est certain que Jean sans Peur eût été très vieux sous Henri IV; mais l'intérêt d'une semblable constatation se réduit à un rapport de chronologie. Une langue peut varier d'un siècle à l'autre, s'enrichir, s'appauvrir, se préciser, s'alourdir; mais on ne peut distinguer une période d'enfance où elle se forme, de maturité où elle reste stationnaire, de vieillesse où elle se déforme, puisque chaque génération — j'entends chaque sujet parlant — la forme et la déforme tout à la fois, et toujours par des procédés qui demeurent identiques à eux-mêmes d'un bout à l'autre de son histoire. Imaginer autre chose, et notamment, — sous prétexte qu'il faut au linguiste des « racines », catégories abstraites qui lui servent à classer ses mots, — reconstituer par la pensée une « période des racines pures », à laquelle aurait succédé celle des « déterminants de racines », puis celle des « suffixes », venant comme des atomes crochus s'attacher à la racine, ou en sortant comme une tige d'une racine végétale, — et ainsi de suite, que sais-je? — rêver enfin dans les couches sous-jacentes du langage un phénomène quelconque qui ne soit pas directement observable dans ses affleurements actuels, c'est supposer un temps fabuleux où l'homme parlait autrement qu'avec sa glotte et pensait autrement qu'avec son cerveau.

Ainsi, pas une des fonctions qui constituent la vie ne s'applique en réalité au langage, et la meilleure des raisons pour cela, celle qui les résume toutes, est celle qu'on a formulée au début : le langage ne vit pas, puisqu'il n'est pas. Est-ce à dire toutefois qu'on doive proscrire chez autrui ou s'interdire à soi-même l'alliance de mots « vie du langage »? Non, encore une fois, si l'on estime les mots ce qu'ils valent. On parle bien aussi de la vie d'une société, d'une institution politique ou sociale, d'une religion, et nul ne s'illusionne sur la valeur de ces métaphores : une religion ne naît pas, puisqu'elle ne fait que fixer en dogmes les éléments de religiosité confuse qui lui sont préexistants, et elle ne meurt pas, car rien n'est tenace comme une croyance censée disparue; et enfin, et surtout, il n'y a pas de religion, il n'y a que des gens qui croient ou pratiquent. Rien pourtant n'empêche de se figurer la fixation et la désagrégation des divers éléments d'un organisme religieux comme une naissance et une mort dont elles revêtent allégoriquement tous les caractères. Et

Digitized by Google

de même il est bien certain, pour demeurer dans l'ordre de faits qui nous a servi d'exemple, que la désagrégation de la déclinaison latine et la fixation de la périphrase prépositionnelle qui s'y substitue, — à condition de faire abstraction des longs siècles sur lesquels se répartit et s'échelonne le mouvement infiniment lent qui a abouti à cette transformation radicale, — fournit une ligne de démarcation assez nette et tranchée pour qu'il soit permis de parler, par voie de figure et en négligeant le détail complexe des faits, de la mort du latin et de la naissance du français.

C'est dans cette vue de simplification et d'abstraction, — c'est particulièrement en songeant au passage fatal, ou tout au moins vraisemblable, de toute langue exempte d'influences étrangères et non entravée dans son développement, par les trois états successifs de monosyllabisme, d'agglutination, de flexion, avec retour final au monosyllabisme et reprise indéfinie du même cycle, — qu'Abel Hovelacque a pu fort légitimement intituler « la vie des langues » un des paragraphes de sa *Linguistique* [1]. Le chinois, par exemple, est monosyllabique : pas un mot n'y varie jamais, et les relations de genre, de nombre, de temps, de mode, de personne, quelles qu'elles soient, en tant qu'il est indispensable de les indiquer, s'y expriment chacune, non par une modification du mot lui-même ou par une désinence y adaptée, mais par un mot distinct marqué d'un signe indépendant ; mais, par cela même qu'il y a un mot principal exprimant l'idée et des mots accessoires qui la modifient, — ce que les grammairiens indigènes appellent ingénieusement le « mot plein » et les « mots vides », — il y a déjà en chinois, virtuellement au moins, les mêmes éléments que nous nommons « racine » et « suffixes » dans les langues agglutinantes ou flexives, et il n'est pas douteux que le chinois n'eût passé depuis longtemps dans la phase dite de l'agglutination, si précisément son écriture, qui exige un caractère spécial pour tout mot principal ou

1. Quand ces lignes furent écrites, Hovelacque vivait, et mon amitié s'est interdit un hommage qui eût déplu à sa modestie ; mais, aujourd'hui que la science déplore sa perte récente, il doit m'être permis de rappeler qu'il fut un des esprits les plus clairs, les plus loyaux, les plus épris de vérité qu'il ait été à sa génération de connaître, et son livre la plus complète initiation, et la plus propre à faire embrasser dans son ensemble, comprendre et aimer la linguistique. En fait de généralités sur la science du langage, on a fait autre chose depuis, l'on n'a pas fait mieux.

Digitized by Google

accessoire, ne le retenait, beaucoup plus en apparence qu'en réalité, dans la phase du monosyllabisme. Inversement, l'anglais, qui descend d'une langue riche en flexions, n'en a presque plus : un génitif fort entamé, un pluriel, deux désinences de personnes, c'est à peu près tout; le reste s'exprime au moyen de mots accessoires, et il en faut trois, *in the house*, pour équivaloir à l'unique sanscrit *damê* ou latin *domi*; le vocabulaire, au surplus, sauf pour les longs mots d'origine savante, empruntés artificiellement au français, au latin ou au grec, est à peu près aussi monosyllabique que celui du chinois. Nous dirons donc, à ne considérer de chaque langue que sa structure et sa tendance morphologiques actuelles, que le chinois est dans la phase progressive, l'anglais dans la phase régressive, et ce sont encore là des métaphores empruntées à la vie.

Observons, en passant, que cette classification toute naturaliste ne préjuge rien quant à l'élégance, ni même quant à la clarté des moyens d'expression : l'anglais et le français, qui n'ont presque plus de flexion, sont aussi beaux sans doute, et sûrement plus clairs que l'allemand, qui possède encore une déclinaison et une conjugaison assez complètes, ou que le sanscrit, dont l'opulence grammaticale décourage tant de débutants[1]. On ne se tromperait pas moins en plaçant *a priori*, soit la simplicité, soit la complexité, au début ou au déclin d'une langue, puisqu'une langue n'a ni commencement ni fin : les idiomes bantous de l'Afrique australe et centrale, qui nous représentent un état de culture intellectuelle notablement inférieur à celui des populations européennes les moins civilisées, foisonnent d'une telle multitude de préfixes nominaux et verbaux, corrélatifs entre eux et indispensables à la clarté du discours, qu'il semble que la tête éclate à essayer de retenir la moindre partie du mécanisme dont ces excellents sauvages se servent avec aisance pour exprimer leurs idées rudimentaires; et l'on sait le mot d'un grand philologue sur les Basques : « Ils disent qu'ils se comprennent entre eux; mais, pour moi, je n'en crois rien. »

1. Je ne change rien à ces lignes ni aux suivantes, écrites bien antérieurement à la publication du beau livre de M. O. Jespersen (*Progress in Language*, London 1894); mais je renvoie à cet ouvrage pour la fine analyse du détail où la généralité de cette étude m'interdit de m'engager, et, pour les divergences de vue qui subsistent entre l'auteur et moi, à mon article de la *Revue critique*, XXXVIII, p. 501.

Digitized by Google

L'analytisme non plus, quoi qu'on en pense d'ordinaire, n'est pas nécessairement une garantie de la précision d'un langage : les idées, déjà fort abstruses, de la philosophie hindoue nous le paraissent bien davantage, voire tout à fait inintelligibles, lorsqu'elles sont travesties dans l'impossible jargon monosyllabique du Céleste Empire, seul déguisement sous lequel un cerveau chinois se les puisse assimiler. Non moins que naissance et mort d'un langage, vulgarité et élégance, lourdeur et beauté, clarté et chaos, progrès et déclin, sont des termes tout subjectifs : la commune mesure à laquelle nous rapportons involontairement toutes nos acquisitions linguistiques, c'est toujours le légitime idéal des philologues, cette admirable langue grecque dont notre enfance fut nourrie et que la génération qui vient ne connaîtra plus ; ce qui est en deçà, nous le nommons imperfection, et décadence ce qui passe au-delà ; et si fortes sont nos habitudes d'esprit, qu'il nous faut en quelque façon nous déprendre de nous-mêmes pour nous persuader que l'attique ou l'hébreu n'est après tout qu'un stade du langage universel, aussi intéressant en lui-même à coup sûr, mais non davantage, que le chiapanèque ou le beauceron.

Mais cette digression nous entraînerait trop loin : revenons à l'esquisse de l'évolution du langage. Voici une langue en sa période de monosyllabisme : chaque mot, plein ou vide, est une syllabe invariable, et c'est en enfilant ces syllabes les unes au bout des autres, comme les grains d'un chapelet, qu'on arrive à exprimer la relation des idées. La syllabe de relation fut sans doute, autrefois, un élément indépendant et significatif par lui-même ; aujourd'hui elle n'est plus rien à l'état isolé ; mais, accolée à une syllabe significative, elle prend et lui attribue une nouvelle valeur, comme dans notre numération le zéro à la droite d'un chiffre. Puis, peu à peu, les syllabes de relation, moins accentuées ou plus rapidement prononcées, en viennent à faire corps avec la syllabe significative, à ne former avec elle qu'un seul groupe articulé, désormais perçu par le sujet parlant comme l'unité première et irréductible du langage, un mot enfin, un long mot où chaque syllabe néanmoins garde son individualité propre, comme le magyar *halhatatlanságomat* = meam immortalitatem, où, *hal* signifiant « mourir », les autres suffixes viennent un à un ajouter leur valeur à l'idée fondamentale [1] : c'est la phase agglutinative.

1. Savoir : *hat* causatif, *at* potentiel, *lan* négatif, *ság* suffixe nominal, *om* indice de première personne du singulier, *at* accusatif : total « ayant-pour-objet + mien + fait de + ne pas + pouvoir + faire + mourir » = « la propriété que j'ai de ne pouvoir être fait mourir ».

Digitized by Google

Toujours sous l'influence de l'accent, les suffixes ainsi groupés se fondent de plus en plus entre eux et avec la syllabe fondamentale, et, les changements éventuels de prononciation brochant sur le tout, ces diverses parties du groupe articulé se mêlent et réagissent les unes sur les autres jusqu'à devenir à peu près méconnaissables, comme dans le mot latin *sodālitātibus*, où il n'est possible qu'à l'analyse la plus minutieuse — et encore ! — de déterminer le rôle précis de chacune des syllabes en détruisant par la pensée leur intime cohésion : c'est la phase dite de flexion; mais ce n'est pas, en dépit de la triade sacrée dont nos traités de linguistique donnent au débutant la tenace illusion, ce n'est pas, dis-je, le terme ultime du langage, puisque le langage n'a point de fin.

Toujours sous les mêmes influences, les finales des mots s'assourdissent et tombent, les longs mots se raccourcissent par la désinence et par le milieu, se réduisent à deux syllabes, à une seule, — le bas-latin *paraveredus* aboutit à l'allemand *pferd*, — et il devient dès lors de plus en plus utile, puis nécessaire, d'introduire dans la proposition quelque nouvel auxiliaire qui, à défaut de la désinence de genre, nombre ou cas, devenue indistincte, indique la relation du mot avec ses voisins, — bref, ce qui se disait en latin *paraveredō* se dit en allemand *dem pferd(e)* : — en d'autres termes, la langue est devenue mûre pour une nouvelle phase de monosyllabisme, laquelle aboutira à un nouveau stade agglutinatif; et ainsi de suite à l'infini. Loin donc que le monosyllabisme théorique du chinois actuel nous représente l'état primitif du langage, il recouvre peut-être vingt couches sous-jacentes et à jamais inaccessibles d'évolution linguistique à trois étages chacune, et il est aussi téméraire de penser, avec Schleicher, que le langage humain a commencé par le monosyllabe, que d'enseigner, avec M. Sayce, qu'il a débuté par la phrase. La vérité est que nous n'en savons et n'en saurons jamais rien : où commence, où finit une circonférence ? Si donc c'est ce cycle toujours recommencé, ce mouvement de serpent ramenant indéfiniment ses orbes, qu'on veut nommer « la vie du langage », j'y souscris : le tout est de s'entendre; réduit ainsi à sa vraie valeur, le terme, somme toute, est court, commode, pittoresque même, et complètement inoffensif.

Digitized by Google

IV. — LA VIE DES MOTS

D'aucuns aussi ont parlé de « la vie des mots », et cette nouvelle formule, équivalente en apparence à la précédente, mais bien différente au fond, se réclame tout au moins d'une puissante autorité : A. Darmesteter l'a choisie pour titre d'un petit chef-d'œuvre de précision, de méthode et d'élégance, où il a esquissé les lois qui président au changement de sens des mots, à leur naissance, à leur mort, aux accidents multiples enfin qui font du dictionnaire de chaque langue l'image mouvante et vivante de l'instabilité de l'esprit humain. Tous les lecteurs de ce livre l'ont admiré, mais maint admirateur en a condamné l'intitulé comme empreint du préjugé biologique ; pour moi, soit survivance de ce préjugé qui plane sur mes premières études, soit plutôt conviction intime que la critique de ces censeurs ne reposait que sur un malentendu, je me suis toujours défendu d'adhérer à ce jugement trop sommaire. Il faut donc que je fasse voir ici comment le mot peut « vivre », après avoir constaté qu'il n'est pas ; et cette contradiction ne me coûte pas plus, je l'avoue, que l'apparente antimonie de la vie du langage. Autant il est vrai, en effet, que le mot, en tant que partie du discours et phénomène du langage, n'est qu'une sonorité fugitive, qui meurt en naissant, et n'a d'existence qu'au moment précis où on le profère, autant il est certain que le mot, en tant que signe d'un concept et phénomène psychique, est une réalité permanente, qui vit de la vie même du sujet pensant dont il fait partie intégrante.

Le langage, en tout état de cause, et, dans une très large mesure, la pensée muette elle-même, — au moins dans les conditions où elle se produit aujourd'hui et que lui ont faites, chez le sujet humain, des centaines de siècles de pensée parlée, — supposent l'association intime et indissoluble d'un concept et d'un signe affecté à sa représentation. Il n'importe, pour l'instant, lequel a précédé l'autre [1] : ils existent tous deux, se répondent l'un à l'autre, et s'unissent si étroitement dans le cerveau qui les pense, qu'ils paraissent ne faire qu'un. A chaque fois qu'un sujet sain d'esprit voudra communiquer le concept à son semblable, le signe se présentera de lui-même à ses ordres ; même silencieuse-

1. La question de la préexistence du signe ou de la chose signifiée se rattache à celle de l'origine du langage, qui sera discutée plus bas, et au surplus on n'en saurait plus guère rien dire après Renan.

Digitized by Google

ment évoqué, l'un n'ira pas sans l'autre, puisque la pensée est une parole intérieure. Nous parlons notre méditation, nous parlons nos désirs les moins avouables, nous parlons les rêves de nos nuits, et, derrière nos lèvres closes, c'est un monologue ininterrompu, — un dialogue si le moi est multiple, — qui, de la naissance à la mort, se déroule sans trêve dans le cerveau de chacun de nous [1]. Comment donc échapper à cette conclusion, que le mot, en tant que signe d'une représentation consciente, et représentation consciente lui-même, participe à la vie des cellules cérébrales, — cellules dont la vie consiste précisément et exclusivement dans les modifications moléculaires et chimiques qui rendent possible cette série indéfinie de représentations?

Mieux vaut ici prévenir qu'encourir le reproche de paralogisme. — La cellule vit, dira-t-on, et le concept est le phénomène par où sa vie se manifeste; mais le concept lui-même ne vit pas. — Pure querelle de mots : si, par suite des modifications inconnues qui se produisent nécessairement au sein de la substance vivante de la cellule, le concept dont elle est empreinte vient à se modifier à son tour, l'affection qui atteint le concept et, avec lui, le mot qui le représente, est nécessairement aussi une affection de nature biologique; et, s'il est exact de parler de la mort d'une cellule, par exemple, dans le cerveau d'un amnésique ou d'un aphasique, il ne l'est pas moins d'admettre la mort du concept ou du mot dont elle gardait l'empreinte, d'autant que nous n'avons du premier phénomène d'autre garant que le second, le seul directement observable. Au fond, comme me l'écrivait Darmesteter en réponse à l'article que j'avais consacré à son livre [2], « il y a identité dans la façon dont la force qui anime la matière la met en œuvre et dans la façon dont la force de l'esprit anime les signes sonores de nos pensées »; ou, comme il l'a dit dans son livre même (p. 176), « l'esprit et la matière ne sont que les deux faces d'une même force, à jamais inconnaissable, l'Être. »

Si j'ai réussi à faire comprendre ma pensée, peut-être à cette heure entrevoit-on l'abîme qui m'apparaît entre les deux formules d'aspect identique, « vie du langage » et « vie des mots » : la première n'est qu'une métaphore, commode si elle n'est décevante,

1. Je ne puis que renvoyer le lecteur à l'étude si pénétrante de M. V. Egger sur *la Parole intérieure* (Paris 1883) et m'applaudir de rencontrer un tel appui sur un terrain où ma propre faiblesse m'interdirait de rien édifier.

2. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 282.

Digitized by Google

impliquant la synthèse de mille menus faits qui sont du ressort de la linguistique proprement dite; la seconde est une vérité d'ordre général, un postulat métaphysique, dont les applications particulières relèvent essentiellement de la psycho-physiologie.

Quelques exemples, choisis parmi les plus simples et les mieux appropriés, mettront en relief cette distinction fondamentale.

Que les mots qui étaient, il y a vingt siècles, *cabállum* et *cabállos* soient aujourd'hui *cheval* et *chevaux*, c'est là un problème de linguistique pure, en tout cas étranger à la vie des mots, par la seule et péremptoire raison — ne nous lassons pas de le répéter — que *cabállum* et *chevál, cabállos* et *cheváux*, c'est en réalité le même mot. Sûrement, c'est une cause physiologique qui a dû, au cours des âges, amener la différence de prononciation; mais cette cause, nous pouvons en faire abstraction, nous pouvons même l'ignorer, — comme en fait nous l'ignorons, — peu importe : la mutation de *ca* en *che*, de *b* en *v*, du groupe *als* en *aus*, n'en demeurera pas moins un fait constant, se suffisant à lui-même, susceptible d'être généralisé, traduit en une loi scientifique et de prendre place, comme tel, dans un corps de doctrine. Le corps de doctrine dont il relève, la phonétique, pour l'appeler par son nom, n'a donc rien à voir à la vie des mots.

Que le sujet parlant qui, il y a vingt siècles, disait indifféremment *caballum* pour « le cheval » et pour « un cheval », en soit venu peu à peu à la nécessité absolue de dire *illum caballum* dans le premier cas et *unum caballum* dans le second, c'est le résultat d'une opération mentale et d'un processus logique, évidemment, mais si simples qu'à peine faut-il les faire remarquer. Ici, le phénomène psychique, quoique inconscient, semble à fleur de peau : ce n'est même plus un problème, c'est une pure constatation. Allons plus loin : quand de nos jours l'homme du peuple dit « vous faisez » pour « vous faites », quand nous voyons au moyen âge la langue courante adopter « vous courez » pour « vous *keurtes* » = *cúrritis* , le tout par imitation des formes usuelles et régulières « vous mangez, vous marchez », etc., la vie des mots est encore entièrement hors de cause. Sans doute, *courez* n'est pas tout à fait le même mot que *cúrritis*, mais il est le même que * *currátis*, et * *currátis* [1], — déduit comme quatrième pro-

1. L'astérisque désigne les formes qui n'ont pas d'existence historiquement prouvée : il va sans dire qu'il n'est pas question ici de *currátis* subjonctif, mais d'un indicatif **currátis* de 1re conjugaison dont le latin classique n'offre point trace.

Digitized by Google

portionnelle rigoureuse de la formule mentale *sálto* : *saltátis* = *cúrro* : *x*, — bien qu'il n'ait pas été créé par les Latins, n'aurait eu rien d'impossible dans leur langue. Que dis-je ? Ils l'ont créé, car il répugne au bon sens qu'une forme d'invention aussi aisée n'ait pas été, au moins une fois dans le cours de la longue vie du latin, risquée par un enfant ou un illettré qu'on s'est empressé de reprendre [1]. C'est donc ici tout uniment une question de grammaire : elle pourra être beaucoup plus complexe que dans les cas très simples choisis à dessein comme exemples ; mais, quels que soient les faits constatés ou supposés, l'opération dont ils relèveront rentrera dans la logique courante ; l'explication du phénomène, plus ou moins aisée, claire ou vraisemblable, ne mettra du moins jamais en jeu les arcanes encore inexplorés de la conscience psychologique. Bref, la morphologie, elle aussi, se suffit à elle-même et s'abstient de toucher au mystère de la vie des mots.

Voici où le problème change de face.

Il y a vingt siècles, tout sujet parlant latin disait *equos* « le cheval » et *equa* « la jument » : les deux termes se correspondaient comme *bonus bona*, et toute la force d'inertie de la structure analogique du langage, comme toute la force de logique du sujet parlant, devait tendre à maintenir cette corrélation. Point du tout : dix siècles plus tard, *equos* a disparu, le français y a substitué dans l'usage un autre mot également latin, *caballus* devenu *chevals*, et néanmoins il ne laisse pas de garder la forme féminine *equa* devenue *ive*. Comme encore aujourd'hui en espagnol *caballo* et *yegua*, on a donc chez nous au XIe siècle *chevals* et *ive*, qui ne montrent plus trace de l'ancien rapport ni même d'aucun rapport. Poursuivons : ce dernier mot disparaît à son tour : un mot latin du genre neutre, par conséquent masculin en français, *jumentum* prononcé « jument » et signifiant « bête de somme » en général, se spécialise vers le XIIe siècle (Joinville) au sens très restreint de « femelle du cheval », et passe en conséquence au genre féminin, qui ne répugne pas moins à son étymologie ancienne qu'à sa forme actuelle, puisqu'il n'y a pas un seul mot français féminin terminé en *-ment* : deux monstruosités entées l'une sur l'autre ! Au XVIe siècle, enfin, la langue savante essaie, par

1. Le premier qui a dit « vous courez », on l'a repris aussi, mais *ils étaient trop*, et la barbarie l'a emporté. Combien faut-il de barbarismes pour former une langue polie et littéraire ?

Digitized by Google

un emprunt à l'italien, de reconstituer la corrélation si malencontreusement effacée : elle oppose au masculin « cheval » un féminin « cavale », qui pénètre bien dans la littérature (La Boétie), mais demeure étranger à l'usage courant. En résumé, à deux termes dont la relation est manifeste et primitive, aujourd'hui entièrement perdus, le français répond par deux termes dont la relation n'est qu'adventice et artificielle; dans l'intervalle du Ier au XIIe siècle de notre ère, il est vrai de dire que *equos* et *equa* sont morts, que *cheval* et *jument* sont nés; car les deux premiers ne représentent plus aucun concept, et les deux autres, qui représentaient jadis un concept différent, représentent aujourd'hui, à titre de substituts, un concept qui sans eux ne trouverait pas d'expression dans la langue.

Comment pareils changements sont-ils possibles et concevables? La logique devait tendre à conserver le rapport *equos* : *equa*, tendre à répandre le rapport *cheval* : *cavale*, et c'est le rapport anormal *cheval* : *jument* qui en définitive l'a emporté. Il ne s'agit donc plus ici de faits simples, abordables de plain-pied, susceptibles d'être traduits en syllogismes ou en formules de proportion mathématique, mais de faits obscurs, ardus, cachés dans les plus intimes profondeurs de la vie de l'esprit : il faut absolument qu'une amnésie partielle ait atteint la majorité des sujets parlants, qu'ils aient momentanément oublié le mot *equos* tandis qu'ils se souvenaient du mot *equa*, que plus tard ils aient oublié celui-ci sous la forme *ive*, oublié qu'une « bête de somme » n'est pas nécessairement un cheval ni à plus forte raison sa femelle, oublié qu'on leur avait appris à dire « un bon jument », et inventé de toutes pièces le nouvel accord « une bonne jument »! Objectera-t-on qu'ils n'ont oublié ni ces mots ni cet accord, mais qu'on ne les leur avait pas enseignés? On ne fera que déplacer la question; car, si la génération précédente ne les leur avait point appris, c'est donc qu'elle les avait elle-même oubliés. A un moment quelconque du temps, il faut supposer une inexplicable solution de continuité dans la transmission continue du langage parlé, pour qu'à l'encontre de toute tradition et de toute logique de semblables substitutions aient pu se produire; et cette solution de continuité implique la transformation biologique ou la mort de la portion de substance cérébrale sur laquelle était empreinte l'association de concepts qui constitue ce que nous appelons la valeur significative d'un mot; et, puis enfin que cette substance est vivante, il n'est pas douteux un instant que cette association et cette dissociation de concepts ne soient des modes particuliers de la vie

Digitized by Google

De la vie, dis-je, de la vie organique, mais non pas de la vie consciente ; car il est aujourd'hui reconnu que la conscience est un phénomène accessoire qui se superpose à la vie sans l'accompagner nécessairement ; et, dans l'espèce, à peine serait-il nécessaire de faire observer qu'elle n'a joué aucun rôle dans les divers processus que nous avons analysés, si l'occasion ne se présentait d'insister dès à présent sur une vérité qui apparaîtra plus bas avec plus d'évidence, à savoir que le langage est la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes.

En somme, dans l'espace de dix à vingt siècles que l'histoire connue du français nous a permis d'embrasser, voici donc ce qui s'est passé :

Les mots *equos* et *ive* (= *equa*) sont morts ; l'association qui s'était établie entre la représentation de ces mots et la représentation des objets « cheval » et « jument » s'est rompue sans restauration possible dans l'esprit du sujet parlant qui l'avait auparavant contenue, et c'est bien là une mort véritable d'une partie, infinitésimale à vrai dire, de la substance cérébrale de ce sujet ;

Le mot *jument* est né, — non en tant que son de voix encore une fois, puisque comme tel il existait déjà dans le latin *jumentum* et le français (masculin) *jument*, — mais, ce qui est tout autrement important, en tant qu'association de concepts, puisque, d'une part, il s'est associé à des concepts de sexualité, d'accouplement, de parturition, qui lui étaient absolument étrangers, et que, d'autre part, il a perdu la signification générale de « bête de somme » qui y était précédemment attachée, — double évolution qui suppose à la fois la mort des parties de l'organisme qui servaient de siège à certaines corrélations, et le développement de nouveaux éléments biologiques susceptibles d'en enregistrer de nouvelles ;

Et ce qui est vrai du mot *jument* au XIIe siècle, l'est aussi, bien qu'à un moindre degré, du mot *caballus* vers le IVe, puisque ce mot, quoique signifiant déjà « cheval », le signifiait moins généralement que *equos*, et qu'on peut se le figurer s'animant, de génération en génération, de toute la vie que perdait lentement celui-ci ;

Car il va sans dire que cette naissance ou cette mort des mots s'accompagne de tous les phénomènes d'incubation, de croissance et de déclin qui précèdent la naissance et la mort organiques, puisque les particules atomiques d'organisme qu'elles mettent en jeu ne peuvent naître par génération spontanée, ni mourir sans dépérissement graduel.

Digitized by Google

Ainsi se trouve surabondamment justifiée, et à la lettre, si je ne m'abuse, l'expression « vie des mots », par laquelle on désignera les phénomènes de désuétude et de changement de signification qui les atteignent.

SYNTHÈSE

1. Le langage, soit désignant la faculté générale de parler, ou l'exercice de cette faculté, — respectivement ce que les Grecs nommaient l'ἐνέργεια et l'ἔργον, — est, dans l'un et l'autre cas, une pure abstraction sans réalité extérieure :

2. Par suite, la vie du langage est une simple fiction de l'esprit, mais — sainement comprise — une fiction licite et un terme commode pour représenter l'ensemble des variations phonétiques et grammaticales observées ou supposées dans chaque langue au cours de son existence.

3. Le mot, en tant qu'émission vocale, est, ou bien un souffle expiratoire aussitôt évanoui que produit, ou bien, lui aussi, une ombre vaine, une pure abstraction, synthèse fictive de toutes les émissions vocales, passées ou futures, réelles ou possibles, qu'il nous représente;

4. Mais le mot, en tant que signe sonore de notre pensée, est une réalité psychologique, intermittente seulement à l'état conscient, mais permanente et vivante dans le tréfonds du moi inconscient :

5. Par suite, la vie des mots, en tant que signes de concepts et concepts eux-mêmes, n'est point du tout une fiction, mais un fait, un fait psychologique ou même psycho-physiologique, et l'un des aspects, non le moindre, de la vie universelle.

Digitized by Google

CHAPITRE II

ORIGINE DU LANGAGE

Thèse et antithèse. — I. Généralités. — II. Le langage-réflexe. — III. Le langage-signal. — IV. Le langage interprète de la pensée. — V. Φύσει ou θέσει? — Synthèse.

THÈSE

Le bon sens à lui seul, à défaut d'aucun document, indique que le langage, comme toute chose au monde, a dû avoir un commencement, et l'intérêt qui s'attache à cette haute caractéristique de l'humanité fut de tout temps un puissant stimulant à en rechercher l'origine.

ANTITHÈSE

L'origine du langage est un problème, non seulement inabordable à la science du langage, mais dont tous les documents qu'elle étale ou accumulera dans l'avenir ne sauraient jamais lui faire entrevoir même la plus lointaine solution.

I. — GÉNÉRALITÉS

Que le linguiste doive s'interdire toute recherche sur l'origine du langage, c'est un point qui semble définitivement acquis, tout au moins parmi les linguistes, si paradoxale qu'en soit la première apparence : l'origine du langage n'est pas, *a priori*, un problème linguistique, puisque la linguistique ne se propose pour objets que des langues toutes formées, dans leur état actuel, historique ou préhistorique, et qu'il ne lui est donné que de

Digitized by Google

constater l'évolution, jamais la naissance d'un langage. Et pourtant, la question a été parfois posée sur le terrain linguistique — que dis-je ? — parfois résolue, non seulement par des philosophes, mais même par des linguistes, qui ont cru hardiment pouvoir déduire le point de départ du langage, de la considération de la courbe fermée où nous le voyons tourner [1]; et récemment encore (1888), l'Académie des sciences morales, témoignant à nos disciplines une estime dont l'exagération même appelle notre gratitude, se demandait ce que les œuvres les plus importantes de la philologie contemporaine avaient apporté de nouveau à la formation d'une philosophie du langage humain, — à peu près comme on pourrait rechercher dans quelle mesure l'hypothèse de Laplace est ébranlée ou confirmée par les fouilles les plus récentes des nécropoles de la Haute-Égypte. — Il n'est donc pas superflu de montrer ici encore une fois à la faveur de quels malentendus bizarres une pareille confusion de termes et d'idées est devenue possible, non seulement en un temps où, n'assignant à l'homme que sept mille ans d'antiquité, on pouvait avec vraisemblance se flatter de remonter par la préhistoire jusqu'à son berceau, mais même aujourd'hui que l'on tient les langues indo-européennes et sémitiques pour une minuscule partie, fortuitement conservée, du patrimoine intellectuel de l'humanité, et la plus ancienne forme qu'on puisse assigner à leurs deux ancêtres respectifs, pour la restitution hypothétique d'un passé récent qui suppose derrière lui des milliers de siècles d'un passé à jamais évanoui.

Et, d'abord, définissons les termes :

Si l'on entend par « langage » la simple faculté de la parole articulée, cette faculté suppose l'existence d'un larynx, — c'est-à-dire, d'un appareil respiratoire muni de membranes vibratiles, — et, bien entendu, la plus ou moins grande perfection de cet appareil, ainsi que du système de résonnateurs, — bouche, arrière-bouche, fosses nasales, langue et luette, — qui diversifient et renforcent le son résultant de ces vibrations ;

Si l'on entend par « langage » l'exercice de cette même faculté, on voit que le langage n'est qu'une fonction particulière ou un accident de l'expiration, en d'autres termes, que le réflexe de certaines émotions s'est traduit, chez tel ou tel sujet, dans l'acte expiratoire, par certaines contractions du larynx, — exactement, des cordes vocales, — lesquelles à leur tour ont causé des vibra-

1. Voir plus haut, chap Ier, § III *in fine*.

Digitized by Google

tions extérieurement manifestées par une émission sonore plus ou moins complexe et variée selon le degré de perfection de l'appareil ;

Et, dans l'un ni l'autre cas, la question n'est nullement linguistique, mais anatomique dans le premier, physiologique dans le second ; et, dans l'un et l'autre, elle remonte, quant aux origines, bien par delà l'homme primitif et l'anthropopithèque, jusqu'au premier animal dans lequel s'est développé un larynx rudimentaire ou tout autre appareil susceptible d'engendrer quelque émission sonore au passage d'un courant d'air [1].

Ce que les naturalistes nous pourront enseigner à ce sujet, je l'ignore ; mais il est clair que la linguistique n'a rien à y apporter, ni même, quant à ses données positives, rien d'immédiatement utile à en tirer,

Poursuivons. Pour l'anatomiste et le physiologiste, il n'y a évidemment entre le langage des animaux et la parole humaine qu'une simple différence quantitative, celle-ci possédant un registre beaucoup plus étendu, un timbre et des articulations infiniment plus variés. Mais le problème du langage, réduit à ces termes, serait trop aisé, puisque, l'existence d'un animal à larynx étant une fois supposée, il suffirait de constater que la sélection a dû peu à peu perfectionner l'appareil jusqu'à en faire l'instrument de musique et de précision dont l'homme est doué. Il n'échappera à personne que, prise à un autre point de vue, la différence entre les deux facultés comparées est également et surtout qualitative, en ce que le cri animal n'est que l'expression momentanée d'une émotion aussi passagère que lui, la parole humaine, au contraire, un signe d'idées, bien mieux encore, un ensemble complet de signes permanents [2]. et l'unique moyen par lequel l'homme a pu s'élever à la conception d'idées abstraites et générales. Ici, le problème du langage revêt un nouvel aspect : il ne s'agit plus de la faculté de parler, ni de l'exercice de cette faculté, mais de sa fonction mentale et sociale, et l'on se demande : comment cette fonction a-t-elle pris naissance ? comment s'est établie, entre les idées et leurs signes sonores, cette mystérieuse

1. C'est à dessein qu'on a négligé ici les strideurs des élytres du grillon et similaires, ou le langage de gestes et d'attouchements des fourmis, qui ne ressemblent aux autres langages animaux et à celui de l'homme que par le résultat, mais en diffèrent profondément quant au mécanisme.

2. Voir chap. Ier, § IV, et Synthèse, prop. 4 et 5.

Digitized by Google

relation que nous avons dénommée « la vie des mots »? C'est là vraiment ce que l'on peut et doit entendre par le problème, aussi légitime qu'intéressant, de l'origine du langage.

Or, des prémisses posées au chapitre précédent, de celles même par lesquelles on vient d'introduire la question, il ressort immédiatement qu'elle n'est pas linguistique, mais purement, absolument, exclusivement psychologique. Pour s'en convaincre avec pleine évidence, il ne faut que fixer, autant que possible, les stades de transition qui s'échelonnent entre le réflexe primitif du cri animal et l'acte réfléchi de la parole humaine.

II. — LE LANGAGE-RÉFLEXE

Tandis que j'écris, j'ai sous les yeux une cage où vivent en passable intelligence un chardonneret et une serine : le mâle chante parfois, mais sans cause à moi visible, et son chant est déjà trop complexe pour ne pas impliquer une assez riche variété d'émotions impénétrables à notre analyse ; la serine, d'un mécanisme psychique plus simple, est muette, sauf, en des cas déterminés, un petit cri, toujours le même, évidemment cri de joie, qu'elle pousse surtout lorsqu'on lui apporte une friandise, ou que, quelqu'un ayant touché à la cage, puis s'étant éloigné, elle se félicite, selon toute apparence, d'avoir échappé à un vague danger. Voici qu'on lui donne une feuille de salade : elle l'aime beaucoup ; mais, fort craintive, elle se gardera d'en approcher tant que la main travaille à la suspendre. Elle la considère de loin, en répétant par intervalles le monosyllabe qui lui sert à toutes fins et qu'elle a articulé dès qu'elle a aperçu à distance l'objet de sa convoitise. Que si l'on tarde à se retirer, elle ne se lasse point, mais ne bouge pas davantage : elle continue son monologue, peut-être avec une nuance d'impatience, en inclinant la tête de façon à regarder la feuille alternativement de chacun des deux yeux, et sans jamais la perdre de vue. Dès qu'on l'aura lâchée, elle se précipitera d'un bond et se mettra à la becqueter sans relâche et en silence.

Il n'y a pas à se tromper sur le sens de cette mimique. Autant qu'un cerveau d'homme peut penser un concept d'oiseau, nous la traduisons sans peine : « Voici tout à la fois un objet familier et un objet insolite ; je ne puis aborder l'un sans affronter l'autre : attendons ; et pourtant il ferait bon manger. » C'est un cri de récognition, de joie, de désir impatient, tout ce qu'on voudra ;

Digitized by Google

mais, encore une fois, avant tout, c'est un monologue. La serine, quel que soit le résultat final de ses démonstrations, ne crie pas pour avertir le chardonneret : si elle songeait à lui, elle se souviendrait aussi que tout à l'heure, quand, mis en éveil par son agitation, il accourra à son tour au festin, elle pourra avoir affaire à son bec. Elle a le même cri, encore plus inutile s'il se peut, lorsqu'au matin on sort la cage et qu'elle respire sa première bouffée d'air pur. Elle crierait de même si elle était seule, de même en toute autre occurrence agréablement imprévue. Bref, elle ne crie pour aucun motif appréciable, sinon qu'elle ne saurait s'empêcher de crier.

Cette dernière formule elle-même laisse à désirer, parce que, tout en excluant la volition de pousser le cri, elle semble implicitement admettre la possibilité d'une volition de le retenir. Rien ne serait plus faux : ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la volition humaine est autre chose qu'un réflexe à long terme ; mais, à coup sûr, il n'y a pas, dans l'acte qui nous occupe, l'ombre d'une volition, même instantanée ; il n'y a que la réaction immédiate d'un mécanisme infiniment délicat, commandé comme par un ressort qui se détend. La vue de ce que nous nommons la couleur verte a produit sur la rétine de l'oiseau une impression qui, se transmettant au cerveau, y a éveillé à son tour d'autres impressions auxquelles elle est héréditairement associée ; et celles-ci enfin ont instantanément provoqué dans l'organisme une série de mouvements coordonnés, au nombre desquels la contraction du larynx, en sorte que le souffle expiratoire qui s'exhale en ce moment, trouvant un obstacle dans les cordes vocales tendues, les fait vibrer au passage. Descartes avait vu juste, avec l'intuition du génie : l'animal est une machine. Là où il se trompait, c'est si vraiment il en concluait que l'animal ne dût pas souffrir, car sensation et volition sont deux ; c'est aussi que, timide en un sens autant qu'il était hardi contre l'évidence en un autre, il n'osait étendre sa proposition à l'homme, et semblait méconnaître, dans l'organisme humain, l'admirable jeu de pièces ajustées, de corrélations mécaniques et fatales, qu'il avait deviné et que la physiologie contemporaine a constaté dans l'être vivant.

Car, du petit au grand, et de bas en haut de l'échelle, c'est par milliers qu'on pourrait nombrer les manifestations du langage élémentaire qui relèvent exactement du même principe que le pépiement de ma serine : — non seulement le gloussement inquiet de la poule qui a vu planer l'épervier, ou l'aboi féroce du limier qui vient de retrouver la piste ; — mais le rire convulsif de

Digitized by Google

l'enfant qu'on chatouille, — le cri de la personne surprise dans les ténèbres, et qui n'a sûrement pas eu le temps de concevoir la pensée d'appeler au secours, d'un péril dont au surplus un instant de réflexion lui eût fait voir l'inanité, — la plainte du martyr, qui n'a ni le désir ni l'espoir de fléchir ses bourreaux, et qui, bien plutôt, s'efforcerait à les braver, — le juron solitaire de l'écrivain qui vient de laisser tomber une goutte d'encre sur son manuscrit, — le monologue interminable de l'ivrogne qui bat les murs ; — ce sont autant de manifestations de la vie individuelle parfaitement indifférentes à la vie sociale, de simples modes de l'expiration, plus compliqués mais aussi involontaires et aussi peu expressifs d'une idée que l'éternuement, — bien que — ceci va de soi — ils remplissent, en vue du rétablissement de l'équilibre dans l'organisme troublé par une émotion quelconque, une fonction spécifique qu'il n'appartient qu'à la physiologie de définir.

III. — LE LANGAGE-SIGNAL

Voilà donc le langage à l'état brut, tel qu'il se produit et tel qu'il demeurerait chez un sujet vivant, pourvu d'un larynx, mais supposé isolé de toute communication, soit avec ses semblables, soit avec des individus d'une autre espèce. Pareille condition ne se réalisant jamais, puisqu'il est permis de douter que l'appareil respiratoire eût jamais acquis la faculté de se contracter à la façon d'un tuyau sonore s'il n'eût existé une oreille capable de percevoir ses vibrations, le langage n'en saurait rester à ce stade : par cela seul que les sujets dont nous nous occupons sont également munis d'un appareil auditif, le réflexe vocal provoqué chez l'un d'eux retentira sur l'oreille, sur le cerveau, sur l'organisme entier de tel autre sujet qui se trouve à portée d'ouïe ; et réciproquement, il se pourra que l'impression produite par le cri devenu signal réagisse sur l'emploi ultérieur qui en sera fait. C'est une nouvelle face de la question que nous avons à examiner [1].

Pour mieux faire comprendre ma pensée, j'use à tout hasard

1. Cf. *Revue critique*, XXV (1888), p. 182. Quand j'eus écrit ces lignes, je les soumis à un de mes collègues, professeur de philosophie, qui me reprocha d'avoir escamoté le problème. Je le reprends donc en détail, au risque même d'y insister trop pesamment : *incidit in Scyllam...*

Digitized by Google

d une comparaison grossière. La pression est devenue trop forte dans le générateur : il éclaterait, si la soupape ne s'ouvrait. Voici qu'elle s'ouvre à point nommé : la pression revient à la normale, comme l'équilibre se rétablit dans l'organisme troublé; c'est le cri-réflexe. Mais la soupape, en s'ouvrant, a émis un sifflement qui avertit le mécanicien : voilà le cri-signal.

Si ma serine a crié, ce n'est pas — nous l'avons vu — pour avertir le chardonneret; mais lui, il connaît les habitudes de sa compagne, son attention est éveillée, il regarde, il voit la feuille suspendue, il viendra en prendre sa part, un peu après elle, car il est plus craintif; et tout se passe, en définitive, comme si elle avait jeté son cri dans l'intention précise et généreuse de l'inviter au régal qu'on leur prépare.

Notons toutefois que, si la serine n'a pas « voulu » son cri, il n'en a pas moins été voulu, voulu par une puissance plus forte qu'elle, abstraite sans doute, mais non pas imaginaire : la nécessité de la conservation de l'espèce. Depuis qu'il y a des passereaux vivant en liberté, le maximum de subsistance a été naturellement assuré à ceux de leurs essaims dans lesquels se trouvaient des sujets prompts tout ensemble à pépier à la vue d'une pâture offerte et à se ruer à tire d'aile au pépiement émis par l'un d'eux. De là donc des habitudes invétérées et héréditaires, qui ont renforcé d'âge en âge le réflexe et le perpétueront à jamais dans les cages où il n'a que faire.

Le chien courant qui a éventé la piste donne de la voix, non pas pour avertir ses compagnons, mais tout uniment parce qu'il l'a trouvée. Mais ses compagnons l'ont entendu, les voilà sur leurs gardes, ils accourent sur ses traces, l'éventent à leur tour, donnent de la voix, eux aussi, en masse, encore qu'il n'y en ait plus un seul à rallier, et partent à l'envi sur la voie de la bête. Depuis des générations et des générations que les chiens sauvages ou domestiqués ont chassé en troupe, l'avantage est demeuré à ceux qui savaient le mieux, ou donner de la voix à propos, ou se rallier à la voix d'un des leurs; ceux qui le savaient mal ont succombé dans la lutte pour l'existence; les autres ont survécu et multiplié, et la sélection ultérieurement opérée par l'homme n'a plus laissé subsister qu'eux. Joignez à cela l'excitation nerveuse, réciproque et répercussive, que leur communiquent leurs abois dans leur poursuite acharnée et souvent déçue. Bref, le réflexe primitif est devenu un signal, un vrai langage, à une seule fin sans doute, mais aussi clair, aussi adéquat que pourraient l'être entre hommes ces éphipho-

Digitized by Google

nèmes entrecoupés : « Par là, mes amis... par ici... la bête est par là... elle est sur ses fins... courage... encore un effort... nous la tenons. »

Le gloussement éperdu de la poule a été entendu de ses poussins qui picoraient de ci de là : à peine sortent-ils de l'œuf, ils n'ont jamais entendu le signal d'alarme « épervier ! » Ils ne s'y trompent pas pourtant, ils accourent de toute leur vitesse et se blottissent sous les ailes de leur mère, qui gonfle son plumage, dresse le bec et s'apprête à faire tête au danger. C'est l'affaire d'un clin d'œil : ils ne savent ce que c'est que l'oiseau de proie, ni s'ils sont en danger, ni ce que c'est qu'un danger ; mais, depuis des milliards de générations de gallinacées, le salut a été pour les familles où la poule lançait à temps son signal et où les poussins se hâtaient d'y obéir ; celles-là seules se sont gardées de la destruction et peuplent nos poulaillers ; les autres, il y a longtemps que l'épervier les a fait disparaître. Nous étonnerons-nous de la merveilleuse perfection du cri-signal et de l'effet qu'il produit parmi la gent emplumée [1] ?

Or, pour que tout cela se produisît, il n'était point du tout nécessaire — insistons-y — que le langage fût, à l'origine, un acte intelligent. Tout au contraire ; car, ainsi que l'observe fort justement M. Ch. Richet [2], « la sélection naturelle se préoccupe de la perfection, et non pas de l'intelligence des mécanismes qu'elle protège ».

Voilà donc le langage, simple réflexe individuel à ses débuts, passé au rang de procédé instinctif et inconscient de communication sociale. L'animal qui entend le cri de son semblable

1. Toutes ces idées sont banales pour quiconque a tant soit peu médité sur Darwin ; mais elles n'ont pas encore pénétré assez avant dans les esprits pour qu'il soit superflu de les mettre en relief. C'est pourquoi mon incompétence en pareille matière me rend précieux l'appui que m'apporte la récente autorité d'un philosophe : « Les cerveaux sont des concentrations de pensées, comme les soleils des concentrations de lumière, et il y a des soleils de grandeurs diverses... Quand on voit, en Afrique, un énorme chameau s'agenouiller à la voix d'un petit enfant, ce n'est pas en vertu d'un dressage immédiat, portant sur un animal sauvage : cet acte exprime *la somme de tous les efforts* faits de temps immémorial pour domestiquer l'espèce... » (Fouillée, *Tempérament et Caractère*, p. 334).

2. En une langue entachée d'abstraction, mais quelle science peut se passer d'abstraction ? Le tout, encore une fois, est d'entendre ce qu'il y a dessous. — *Essai de Psychologie générale*, p. 111.

Digitized by Google

le comprend, en ce sens du moins que ce cri provoque en lui une excitation qui le porte à agir machinalement en conséquence; et d'ailleurs, peut-être, au moins chez les animaux supérieurs, le sujet qui pousse le cri a-t-il une vague conscience de l'effet qu'il doit produire sur ses semblables ou ses ennemis. Cette dernière supposition n'est nullement nécessaire, bien que fort plausible et parfaitement appropriée à la transition du langage animal à la parole humaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce langage, une fois établi par un concours fortuit et fatal de circonstances, sans possibilité aucune de concert préalable, entre individus de même espèce, avait toute raison de se conserver, de se développer, de se perfectionner même indéfiniment, beaucoup mieux qu'il n'eût pu le faire sous l'empire de la convention la plus minutieusement réglée; car, indépendamment de ce que la conservation de l'espèce y trouvait un indispensable adjuvant, on voit que l'intensité de chaque sensation en recevait un accroissement indéfini, qui retentissait sur tout l'organisme et, par voie de conséquence, sur l'appareil vocal lui-même et l'énergie de son fonctionnement [1]. Appelons A une excitation déterminée, s'exerçant sur un sujet supposé à l'état de parfait équilibre organique, soit donc au degré zéro de sensation : la sensation, qui en résultera et pourra se traduire par log. A, provoquera chez cet individu un cri réflexe susceptible, je suppose, de causer à l'organisme d'un individu semblable une excitation égale à *a*. Que si celui-ci a déjà reçu l'excitation A au moment où il reçoit la seconde, on voit que sa sensation interne et psychique s'accroîtra de log. *a*, d'où résultera proba-

1. Ceci pourrait bien être une des causes, et non la moins importante, du fait constaté en ces termes par M. Ch. Richet (*ib.*, p. 111) : « L'appareil nerveux périphérique récepteur peut être très compliqué (chez les animaux inférieurs), alors que l'appareil nerveux central sensitif, qui perçoit et qui juge la sensation, sera très rudimentaire. Tel semble être en effet le cas pour beaucoup d'êtres qui ont des organes sensoriels admirables à la périphérie, alors que leur système nerveux psychique est réduit à quelques ganglions. » C'est que, ne se communiquant pas leurs émotions, ils en sont réduits à la sensation individuelle, qui dès lors a atteint chez eux un degré d'acuité locale et périphérique dont nous ne saurions nous faire la moindre idée. Au contraire, chez les animaux supérieurs, tous plus ou moins doués de langage, c'est la sensibilité générale et psychique qui s'est exaltée par l'effet du processus indéfini de répercussion qu'on a essayé d'esquisser au texte.

Digitized by Google

blement une réaction plus intense que chez le premier sujet, retentissant à son tour sur celui-ci ou sur un troisième. Il n'est donc pas un instant douteux que, par un effet tout mécanique, le langage-signal ne contribue puissamment au progrès de l'appareil nerveux central, du bas en haut de l'échelle des êtres [1], et ne doive, par contre-coup, s'adapter de mieux en mieux à sa fonction, *tout comme si une volonté consciente s'appliquait d'âge en âge à le perfectionner.*

Ces explications, évidemment, ne tendent pas à démontrer que le fait du langage primitif soit clair en lui-même : il ne l'est pas plus que l'une quelconque des multiples réactions par lesquelles le moi sensible répond à une excitation extérieure; mais enfin il ne l'est pas moins, et c'est tout ce qu'il fallait prouver ici, abandonnant la solution du problème aux recherches et aux progrès futurs de la psycho-physiologie. Tout au moins, le fait admis, nous gravissons sans effort tous les degrés intermédiaires qui séparent la contraction réflexe d'un larynx de la parole consciente de l'homme.

IV. — LE LANGAGE INTERPRÈTE DE LA PENSÉE

Ici, toutefois, semble s'ouvrir un fossé béant : du réflexe primitif à la langue rudimentaire des animaux même supérieurs, nous avons passé sans difficulté; de celle-ci à la parole consciente et significative de pensée, nous n'apercevons plus la transition; non pas, répétons-le, parce que la parole humaine est infiniment plus souple, plus variée dans ses éléments, — il n'y aurait là qu'une simple question de degré qu'à elle seule résoudrait l'évolution normale d'un appareil vocal, — mais parce qu'un nouveau facteur, inconnu au langage animal, y fait brusquement apparition.

Une poule, disons-nous, pousse un certain cri, toujours le même, lorsqu'elle aperçoit l'épervier. Est-il jamais arrivé à une poule de pousser ce même gloussement pour raconter à sa commère ou à ses petits qu'elle a vu l'épervier hier, ce matin, tout à l'heure? Nous n'en savons rien et ne pourrions que le conjecturer. Mais, le fait n'ayant jamais été observé, la conjecture

1. La conclusion s'impose : le signe préexiste à la conception claire de la chose signifiée; ou, en d'autres termes, c'est *le langage* qui *crée l'intelligence*, bien loin d'en procéder.

Digitized by Google

serait illégitime. Bien plus, elle serait absurde, de par tout ce que nous savons de l'adaptation graduelle du cri-signal à la conservation de l'espèce; car, pour qu'il garde toute sa valeur significative, il faut qu'il n'en ait qu'une, et il est trop évident qu'une poule ne chercherait plus l'abri à première audition du « signal de l'épervier », si elle était accoutumée à l'entendre à d'autres fins que pour avertir de la présence immédiate de l'oiseau de proie. Nous pouvons donc hardiment affirmer que la poule ne détaille pas son moi, ne raconte point ses sensations passées, et nous savons aussi pourquoi elle ne le pourrait pas, quand bien même — supposition également absurde puisque tout se tient dans cette série fatale de processus mécaniques — son langage lui en fournirait les moyens matériels : c'est qu'elle n'a point de moi, ne vivant que dans le moment présent. Sans doute, de ce qu'elle vit, et par analogie de ce qui se passe en nous sujets vivants, nous devons supposer en elle une obscure cœnesthésie, composée à doses inégales de toutes ses sensations présentes, de toutes les sensations qui l'ont affectée depuis et avant sa naissance, de toutes celles enfin qui ont affecté sa lignée d'ancêtres, non seulement depuis qu'il y a au monde un coq et une poule, mais depuis qu'il existe sur terre un être vivant : oui, mais tout cela aussi vague et informulé que peut l'être en mon moi, à l'heure où je trace ces lignes, l'état particulier d'une des cellules nerveuses de mon pouce droit. La sensation de la poule qui vient de voir l'épervier maintenant disparu n'est point demeurée en elle à l'état de fait de conscience, et elle ne peut plus se traduire en langage, c'est-à-dire en réflexe conscient ou non, puisqu'en fait elle est comme si elle n'était pas.

Nous entrevoyons dès lors, sinon ce qui constitue le langage humain, du moins ce qui en est la condition essentielle et le caractère distinctif : la permanence des sensations à l'état de fait de conscience; ce que nous nommons d'un mot la personnalité.

Le chien courant, beaucoup plus élevé que la poule dans la hiérarchie animale, pourrait-il, au moins sommairement, raconter une chasse à un compagnon resté au chenil? Nous l'ignorons. La supposition serait bien gratuite; mais elle ne répugne pas absolument au sens commun. Il arrive parfois au chien d'aboyer dans ses rêves : il peut donc rêver qu'il chasse; pour cela, il lui faut un souvenir assez précis de ses sensations antérieures, et l'on conçoit que de semblables sensations puissent à la rigueur provoquer un réflexe dans la veille aussi bien que dans le sommeil. De là à proférer sciemment un cri dans le dessein de

Digitized by Google

communiquer cette sensation à son semblable, la distance, certes, est encore très grande; mais il ne semble pas qu'un animal supérieur, un chien, un éléphant, un singe, soit tout à fait incapable de la franchir.

L'homme, en tout cas, l'a franchie : à la faveur d'une mémoire mieux douée et mieux ordonnée, il lui est arrivé quelque jour de rappeler une sensation de la veille, avec une netteté et une vivacité, non pas égales, mais comparables, sauf le degré d'intensité, à cette sensation elle-même, et suffisantes pour provoquer l'émission d'un réflexe vocal [1] : c'est ainsi que nous pouvons nous représenter l'origine du langage significatif. L'auditeur a pu tout d'abord s'y tromper, croire à la manifestation extérieure d'une sensation actuelle; mais sa propre conscience, qui lui fournissait, elle aussi, des types variés de sensations actuelles et de sensations passées, lui a appris à faire le départ des faits de conscience accusés par son semblable; et, comme lui-même rappelait à l'occasion ses sensations évanouies, l'éducation sémantique des deux sujets a été continue et mutuelle. Ainsi de proche en proche : il va sans dire que ce n'est point là l'œuvre de quelques générations. En même temps que la mémoire créait le langage, le langage, d'autre part, fixait la mémoire, agrandissant ainsi dans l'homme le domaine de la conscience, et développant le sentiment ou — comme on voudra — l'illusion de l'identité et de la continuité du moi, fournissant successivement à l'esprit les repères de la notion du monde

1. Sur l'âge auquel cette faculté de rappel s'accuse dans le langage enfantin, consulter les intéressantes observations de M. G. Deville, *Revue de Linguist.*, XXIV, p. 40 : « Elle a l'air parfois de faire la conversation avec sa mère. Le 585e jour, » donc à 19 mois, « par exemple, elle a dit : *toutou*, *ouo-ouo*, *ouo-ouo*, — *néné*, *bou-ou-ou-oum*, — *bim gnol*; les deux traits indiquent deux légers temps d'arrêt; *toutou* et *ouo-ouo* signifient « chien », *né* « tonnerre », le *boum* prolongé avait été par elle fait la veille pendant un orage, et en disant *bim* (onomatopée) *gnol* (Guignol) elle ajoutait le geste de frapper. Ainsi, d'elle-même, elle a parlé de chien, et sauté du chien au tonnerre, du tonnerre aux coups donnés à » (par?) « Guignol, *tout cela en ayant l'air de raconter* quelque chose à sa mère. » *Ib.*, p. 129 : « Très souvent, au moment de s'endormir, elle éprouve le besoin de *parler d'un fait qui l'a frappée* dans la journée. Ainsi, le 627e jour, une fois au lit, elle a répété à plusieurs reprises : *bébé ba-iin badon* (bébé vilain, ballon). Elle s'était, au Luxembourg, disputée avec une petite fille à propos d'un ballon qu'elles voulaient toutes les deux. »

Digitized by Google

extérieur, les repères des idées générales et de leur classification, les repères enfin de la spéculation métaphysique; et, de répercussion en répercussion, le langage et la pensée, s'étayant et s'exaltant l'un l'autre, sont devenus ce que nous les voyons aujourd'hui, pour progresser encore dans la suite des siècles, si les barbares du dedans n'ont raison quelque jour de tout ce qui fait notre noblesse.

Arrêtons-nous. Aussi bien avons-nous montré, peut-être à l'excès, que nous ne foulions plus notre terrain : non plus que le problème de la faculté du langage, ou de l'exercice de cette faculté, ou du cri-réflexe, ou du cri-signal, le problème du langage significatif n'appartient à la linguistique; ceux-là relèvent de la science de la vie en général, et celui-ci de la science du moi; plus physiologiques sont les premiers, plus psychologique le second, linguistique non plus l'un que les autres. Insolubles? c'est à une autre autorité à prononcer. Pour ma part, je n'en crois rien : la science de la vie et celle de l'homme sont encore dans l'enfance et réservent à nos descendants mainte surprise. Mais insolubles par la science du langage, oui, sans l'ombre d'un doute; car ils la dominent de toute la hauteur dont la première apparition de l'homme sur la terre dépasse les plus anciens souvenirs historiques qu'il nous soit donné d'en exhumer.

V. — Φύσει ou θέσει?

L'antiquité, en dépit de ses erreurs grossières sur la nature du langage, avait eu le pressentiment de cette vérité : c'est aux philosophes qu'elle réservait l'examen de la grande question d'école, si le langage était φύσει ou θέσει, s'il procédait de la nature ou de la convention humaine. Les grammairiens se bornaient modestement à se demander s'il reposait sur l' « analogie », la proportion réfléchie et régulière des termes, ou sur l' « anomalie », sur la base mouvante des caprices de l'usage. Il est vrai qu'au fond φύσει et analogie, θέσει et anomalie étaient respectivement, dans leur pensée, des termes synonymes, en ce sens que, si le langage procédait de la nature, il devait, selon eux, présenter le caractère de régularité fatale dont la nature a le secret, et qu'au contraire, si la langue ne relevait que de l'usage, elle était une convention éphémère, bizarre et désordonnée comme

Digitized by Google

la mode des vêtements ou celle des coiffures [1]. Mais, s'il appartenait aux grammairiens de prononcer sur l'analogie et l'anomalie, le fonds du litige ressortissait toujours à la philosophie; et, quand Varron se flattait d'avoir travaillé à la double lueur des lampes d'Aristophane et de Cléanthe [2], il entendait bien qu'Aristophane ou tout autre peseur de mots et de syllabes n'avait fourni que les matériaux et les documents sur lesquels l'esprit de Cléanthe était appelé à spéculer et à conclure.

Aujourd'hui, Aristophane se déclare impuissant même à fournir de simples matériaux : il sait que la question de l'origine du langage est infiniment antérieure et supérieure à celle de la structure de telle ou telle langue en particulier, ou même, — à supposer qu'il eût jamais existé et qu'on fût en mesure de le restituer, — de l'ancêtre commun de tous les langages actuellement parlés à la surface du globe; il sait et il proclame que la psychologie animale et humaine a seule qualité pour pousser les fouilles et en colliger les résultats. Mais, puisqu'il a rencontré au passage l'inévitable controverse de jadis, ravivée même en ces temps derniers par la querelle d'adversaires aussi illustres que Max Müller et Whitney, il n'encourra pas du moins l'accusation de l'esquiver, et s'efforcera d'encadrer la conciliation de ce malentendu accessoire dans le cycle des grandes antinomies linguistiques qu'il s'applique à résoudre.

Assurément, le langage, tel que nous le connaissons et l'observons partout autour de nous, est de pure convention : l'enfant ne parle que si on lui a appris à parler et comme on le lui a appris; si on ne le lui enseignait pas, il l'apprendrait, moins vite et moins bien, assez toutefois pour se faire entendre, non point par un don instinctif, mais en écoutant parler les

1. Étrange paralogisme, pour le dire en passant; car le Parthénon, à coup sûr, est plus régulier dans ses proportions qu'une grotte naturelle, et les volapüks de tout poil mis en circulation tous les dix ans par d'ingénieux inventeurs n'ont jamais passé pour des chefs-d'œuvre d'exubérante fantaisie. Mais tout peut se soutenir, une fois qu'on a méconnu la nature même de l'objet sur lequel porte la controverse : le πρῶτον ψεῦδος, ici, consistait à prendre une langue en particulier, bien plus, une langue littéraire, pour spécimen du langage humain, et à fonder une théorie sur les règles de cette langue, comme on fonderait un édifice sur un amas de décombres, puisqu'aucune langue n'est autre chose que l'ensemble ressoudé des débris d'une langue plus ancienne.

2. *De lingua latina*, V, 9.

Digitized by Google

autres et en les imitant. Quant à l'isoler avec une chèvre dans une caverne jusqu'à l'âge de sept ans, c'est une expérience aussi inutile qu'impossible, puisque nous en savons l'issue d'avance : l'enfant pousserait quelques cris plus ou moins articulés et, probablement, reproduirait avec une rare perfection le bêlement de sa nourrice, en sorte qu'au prix même de ce confinement barbare nous n'obtiendrions pas encore la pure parole humaine instinctive dégagée de toute intrusion étrangère. Que si nous interrogeons les diverses langues prises à part sur l'énigme du langage, chacune nous répondra, pour l'expression d'un concept déterminé, par un ensemble d'articulations à elle propre, et nous n'apercevrons pas une ombre de raison pour que l'idée d' « homme », par exemple, soit préférablement rendue par *vīras*, *homō*, ἄνθρωπος, *mann*, *ember* ou *tchélovék*. Peut-être, s'il nous est donné de remonter assez avant dans le passé de quelqu'un de ces mots, découvrirons-nous dans la décomposition de ses éléments la raison d'être de sa signification actuelle; mais la difficulté ne sera que reculée; car il faudra ensuite se demander pourquoi chacun des éléments du mot correspond au concept qu'il est censé représenter, et ainsi d'analyse en analyse on atteindra tôt ou tard un élément absolument irréductible, l'atome linguistique qu'on nomme « racine » parce qu'il faut bien lui donner un nom, mais dont on ne sait rien que ce nom conventionnel, rien, sinon que telle racine, dans une langue donnée, a tel sens très vague, très abstrait et très général, et non du tout pourquoi ni comment elle l'a. Si loin donc que nous remontions dans l'histoire et la préhistoire du langage, il nous apparaît comme une convention aussi arbitraire qu'un répertoire de signaux internationaux, encore qu'il nous soit impossible de fixer l'origine de cette convention, ou même de concevoir par quelle voie elle aurait pu s'établir [1].

Mais faut-il répéter que le langage n'a pas débuté par être ce que nous le voyons aujourd'hui? Qu'il soit beaucoup plus perfectionné que le premier cri de l'animal humain, c'est ce que tout le monde, je pense, sauf les orthodoxes de l'école de Bonald, — y en a-t-il encore? — accordera sans difficulté; qu'il soit de nature toute différente, on semble trop disposé à l'oublier, et c'est là tout le malentendu. Rien pourtant n'est plus sûr : le

1. C'est ce qu'avait déjà dit Lucrèce en beaux vers (*de rer. nat.*, V, 1040), et d'autres sans doute avant lui : Renan, *Origine du Langage*, p. 74.

Digitized by Google

langage significatif est un heureux et sublime accident, la magnifique efflorescence d'un humble réflexe vocal; et qu'est-ce qu'un réflexe, sinon la transposition organique de la sensation qui l'a provoqué? C'est assez dire que le langage est un phénomène naturel, en corrélation intime et innée avec l'état d'âme qu'il traduit : la locution « j'étouffe » est aussi artificielle qu'on voudra; le râlement caractéristique de l'homme qui suffoque ne l'est pas, et sauvage ou civilisé personne jamais ne s'y trompera.

Que si une donnée aussi élémentaire avait besoin de confirmation, elle n'en manquerait point, si réduit qu'apparaisse le rôle des interjections dans nos langues cultivées et même dans les idiomes rudimentaires des sauvages inférieurs. Sous l'empire d'une violente émotion, surtout d'une grande douleur physique, le langage factice est aboli, et le réflexe sous-jacent qui l'a constitué, avec ses modulations primitives et spécifiques, émerge soudain comme au travers d'un voile qui se déchire. « Le cri déterminé par l'action d'un instrument tranchant [1] donne des intervalles de dizièmes, et quelquefois les sons chromatiques compris dans un intervalle de quarte augmentée. Le cri des douleurs pulsatives forme une sixte majeure descendant chromatiquement sur la dominante. Le cri des douleurs lancinantes donne l'octave sur laquelle le patient fait entendre une sorte d'horrible trémolo... Les cris des douleurs de parturition se notent par l'intervalle considérable d'une dix-septième majeure... Le cri de joie forme l'octave; le cri d'appel, la neuvième majeure; le cri d'effroi, la quinzième majeure; le cri de dégoût s'exprime par la quarte juste... » Ainsi, sous la réserve des corrections probablement légères que ces constatations pourraient comporter, si on les transportait à d'autres races, à chaque excitation répond une tonalité différente, et sans doute à chaque degré d'une même excitation une intensité différente de la même tonalité, en sorte qu'une oreille qui aurait conservé le sentiment instinctif de cette corrélation naturelle percevrait la nature et le degré de la sensation d'autrui dans le cri même qui l'exprimerait.

Depuis longtemps, habitués à d'autres moyens d'expression, nous sommes devenus inhabiles à pénétrer le sens de ceux-là. De

1. Il va sans dire que je ne garantis pas ces observations, qui d'ailleurs n'ont que faire de ma garantie : O. Comettant, *Congrès des Américanistes de Nancy* (1875), II, p. 277.

Digitized by Google

même un homme perdu dans les rues de Paris et supposé dans l'impossibilité de demander son chemin, ne songerait pas un instant à s'en rapporter à ce sens général de la direction que la science commence à entrevoir, à un degré plus ou moins élevé de développement, chez la plupart des êtres organisés : il se guiderait sur les plaques indicatrices, ou sur le cours de la Seine, ou sur la position du soleil ou de l'étoile polaire ; bref, il substituerait les notions acquises et conscientes à la spontanéité de l'instinct. Pourtant il est bien certain que nous avons en nous à notre insu un sens latent de la direction, encore que la plupart des civilisés l'aient oblitéré : chez moi, il l'est à ce point, qu'en gravissant l'escalier d'une maison inconnue, je ne saurais dire à l'improviste ou même sans une assez longue réflexion à quel moment je fais face ou tourne le dos à la rue. Cet aveu fera sourire nombre de mes contemporains moins dégénérés que moi, mais fort inférieurs encore aux Peaux-Rouges dont on nous raconte tant de longues odyssées entreprises et conduites avec une merveilleuse sûreté d'orientation, — sans parler de la volte quasi-instantanée du pigeon voyageur sitôt lâché, ou des surprenantes histoires de jeunes chats transportés au fond d'un panier clos et par un circuit à dérouter tout autre qu'une boussole vivante. Il y a ainsi, dans les replis les plus obscurs et les moins explorés de notre organisme, des sens désormais sans usage, de l'existence desquels nous nous doutons aussi peu que de la possibilité de mouvoir l'oreille externe, faculté qui chez certains sujets reparaît par atavisme.

Tel est le sens du langage [1] : parce qu'on nous a appris cent façons de nous orienter, nous sommes devenus incapables de le faire dès que ces procédés artificiels nous font défaut ; parce qu'on nous a enseigné une infinie variété de manières d'exprimer toutes les nuances de nos sensations et de nos idées, la manifestation unique et rudimentaire qui correspond naturellement à un

1. Peut-être n'est-il pas téméraire de fonder à cet égard quelques espérances sur l'avenir des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi. Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces « états seconds » que provoquent les expériences d'hypnotisme ? Si étonnants que paraissent certains de leurs résultats, il est clair que les expérimentateurs n'en sont encore qu'aux premiers rudiments de la psychologie qu'ils nous préparent et n'ont pas encore ébauchée.

Digitized by Google

état d'âme simple et rudimentaire a cessé d'éveiller en notre esprit les corrélations qu'elle évoquait jadis, et c'est à la réflexion qu'il nous faut désormais recourir pour concevoir la possibilité, la nécessité même d'une pareille concordance chez l'homme primitif. Cette concordance devenue mystérieuse, qui nous la révèlera jamais? Les progrès incessants de la psychologie physiologique parviendront-ils à saisir, à travers les dédoublements de la personnalité humaine, la filière qui plonge sous toutes les couches successives de civilisation et de barbarie et qui relie la période de l'orateur au cri instinctif de l'habitant des cavernes? Il ne faut pas désespérer de la science : elle a déjà résolu d'autres énigmes; elle viendra à bout de celle-ci; mais bien des générations de chercheurs auront passé auparavant. C'est quelque chose pourtant que d'avoir entrevu à sa lueur, malgré la distance et la brume des horizons, le profil de la cime ardue où nous ne poserons jamais le pied.

Du moins sommes-nous dès à présent en mesure de concilier dans une vue supérieure toutes les controverses d'autrefois sur la part respective de la nature et de la convention dans l'œuvre du langage, et de comprendre que la raison d'être de la valeur significative *en soi* d'une soi-disant racine ou d'un soi-disant suffixe ne mérite point d'arrêter un instant la pensée du linguiste ni du philosophe. Car il n'y a de racines et de suffixes, — et encore au prix d'un travail d'abstraction aussi décevant pour l'historien du langage qu'il est commode pour le simple grammairien, — que dans la langue formelle et organisée, telle que nous la constatons dans le présent et le passé le plus lointain : le langage spontané, le seul adéquat à son objet puisqu'il est le seul qui ait jailli spontanément de la sensation et l'ait communiquée sans ambiguïté possible, est aussi amorphe que d'ailleurs il nous est inconnu. Nous pouvons sans doute, — autant qu'il nous est donné de traduire en nos idées relativement claires le chaos psychique des premiers hommes qui parlèrent, — concevoir un individu ainsi fait que la sensation de chaleur corresponde chez lui à une émission vocale telle que *a*, celle de sa propre existence à un phonème *i*, la vision du soleil enfin à un phonème *o*, en sorte que la sensation complexe « le soleil me brûle » fût rendue pour lui et ses semblables par l'addition des trois éléments $a + i + o$, soit donc par une phrase de trois mots *a i o*. Mais nous pouvons également concevoir, et sans plus de difficulté, un sujet primitif chez qui la totalité de cette même sensation correspondrait à une émission totale et indécomposable telle que *aïo*, en sorte que, beau-

Digitized by Google

coup plus tard seulement, lorsqu'un rudiment de faculté analytique se serait développé, un travail postérieur d'abstraction vînt à tirer de ce trisyllabe les valeurs artificielles *a* = brûler, *i* = moi, *o* = soleil. L'un est aussi soutenable que l'autre, pour ce que nous en savons. Et ainsi, à côté de la question « φύσει ou θέσει? », à côté de la question « analogie ou anomalie? », vient se placer, — non moins oiseuse en tant qu'elle s'appliquerait au langage en général, et non à telle ou telle famille de langues historiquement connue, — la question si résolument posée au sujet des langues indo-européennes par M. Sayce [1] et M. Ludwig [2] « agglutination ou adaptation ? » L'une et l'autre, dirons-nous, ou ni l'une ni l'autre : si les faits connus de l'histoire d'un langage nous permettent d'y constater le procédé soit d'agglutination initiale soit d'adaptation postérieure, ou tout au moins de l'induire avec une suffisante vraisemblance [3], nous n'avons qu'à le mettre en lumière ; là où l'histoire et l'induction nous laissent en défaut, toutes les conjectures se valent et nous n'avons pas le droit de conclure, encore bien moins celui d'assigner l'un quelconque des deux procédés théoriques à la formation de cette langue primitive sur laquelle les nomenclatures actuelles ne peuvent nous fournir absolument aucun document.

Résumons-nous : tout langage est conventionnel, et pourtant le langage est un fait naturel : est-ce assez nettement dire qu'aucune langue actuelle ou passée ne saurait nous éclairer sur le fait primordial de l'origine du langage ? Si tenaces cependant sont les vieilles idoles qu'on les a vues reparaître d'âge en âge, et qu'en dépit des protestations de la linguistique, désormais en possession de sa méthode et assez consciente d'elle-même pour se tracer des limites, beaucoup en ont encore l'esprit aussi obsédé que le grammairien Nigidius d'analogique mémoire. Cet ingénieux contemporain de Varron trouvait une admirable concordance naturelle entre le mot *nos* et la première personne, le mot *vos* et la deuxième ; car, disait-il, en proférant *nos*, nous renfermons le souffle expiratoire en nous, et, en disant *vos*, nous le dirigeons vers l'interlocuteur [4]. L'observation est juste et l'accord spécieux. Si d'aven-

1. *Principes de Philologie comparée* (trad. Ernest Jovy), préface et passim.

2. Dans l'opuscule même ainsi intitulé.

3. Au surplus, dans les langues une fois organisées, il sera bien rare que les deux procédés ne marchent point de pair.

4. Gell., *Noct. Att.*, X, 4.

Digitized by Google

ture on lui eût appris qu'à ce moment même, et non loin des frontières de la République, vivaient des gens qui disaient *wîs* pour « nous [1] », je ne pense pas que sa foi en eût reçu la moindre atteinte : « Ce sont, aurait-il répondu, des barbares qui ne savent ce qu'ils disent. » Car il est superflu de remarquer que chaque peuple, chaque tribu, chaque canton se croit en possession du verbe en soi, et considère l'idiome du voisin comme un méprisable jargon. Au siècle dernier, quand le spirituel président de Brosses, en disciple trop confiant de Leibniz, voyait les deux lettres fluides *fl* irrésistiblement associées à l'idée de « couler », prenait-il la peine de songer que la même langue qui en effet possède *fleuve* et *flux* ne laisse pas d'introduire le même groupe de consonnes dans *fleur*, *flèche*, *flamme*, *fléau*, et tant d'autres mots qui n'éveillent aucune idée de liquide? Le bon sens ne lui suggérait-il pas qu'une rivière et un ruisseau coulent, sans *f* ni *l*, au même titre qu'un fleuve? On doit à ces extravagances un sourire indulgent : c'est d'elles que la science du langage est née; mais, maintenant qu'elle les a laissées derrière elle, il est urgent qu'elles ne reviennent plus encombrer sa route. Personne ne s'avise plus aujourd'hui d'écrire un traité de physique fondé sur le principe que « la nature a horreur du vide », ou d'édifier une théorie de chimie sur l'affinité de l'argent avec la lune; on renoncera peut-être aussi quelque jour à l'espoir de construire une philosophie du langage universel sur les affinités conventionnelles de mots et de concepts observées fortuitement çà et là dans quelques vocabulaires isolés ou comparés. Si, contrairement aux espérances d'un optimisme dont on ne saurait du moins méconnaître la bienveillance, les découvertes les plus importantes de la philologie contemporaine ne fournissent ni faits ni principes qui puissent jamais conduire directement à la formation d'une philosophie du langage, elles auront montré — et ce n'est point un mince profit ni un mérite médiocre — les voies que celle-ci devra désormais s'interdire si elle veut réserver à ses adeptes cette minute suprême de synthèse qui est la récompense et le couronnement d'une vie entière d'analyse.

SYNTHÈSE

1°. Le problème de l'origine du langage, pour légitime, intéressant et séduisant qu'il puisse paraître et qu'il soit en réalité, n'est à aucun égard un problème linguistique.

1. Les Gots. Comme aujourd'hui en allemand *wir*.

Digitized by Google

2. L'origine du langage en tant que faculté de la parole articulée est un chapitre d'anatomie comparée.

3. L'origine du langage en tant qu'exercice rudimentaire de ladite faculté est un chapitre de physiologie pure.

4. L'origine du langage envisagé comme le simple réflexe d'une excitation intérieure est exclusivement du ressort de la psycho-physiologie.

5. L'origine du langage en tant que réflexe externe perçu par l'oreille d'un autre sujet, et provoquant chez lui une excitation de même nature que celle qui l'a provoqué lui-même, relève également de la psycho-physiologie.

6. L'origine du langage, en tant qu'exprimant, non plus une émotion actuelle, mais un état d'âme antérieur perçu par la conscience et revivifié par la mémoire, est tout uniment l'histoire du développement, dans l'animal humain, de la conscience et de la personnalité; en d'autres termes, c'est l'histoire d'un processus psychologique.

7. Et, comme tous ces procédés rentrent l'un dans l'autre, il est parfaitement exact, — encore que toutes les langues soumises à notre observation actuelle soient des nomenclatures apprises, — de dire que le langage humain est l'œuvre, non de l'homme, mais de la nature.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

LANGAGE ET PENSÉE

Thèse et antithèse. — I. Généralités — II. Moins de mots que d'idées ? — III. Plus de mots que d'idées ? — IV. Langage transmis et langage appris. — V. Conscience de l'acte, inconscience du procédé. — Synthèse.

THÈSE

Des considérations qui précèdent [1] sur le développement du langage humain en général, et de celles qui vont suivre sur le développement du langage chez l'enfant civilisé en particulier, il résulte à l'évidence que le langage courant a depuis longtemps cessé d'être la traduction instinctive d'un état d'âme, et qu'il ne pourra jamais non plus devenir la reproduction réfléchie de notre vie intellectuelle intérieure : — ce qui revient à dire que le langage n'est jamais adéquat à son objet.

ANTITHÈSE

Le langage passe en tout lieu pour l'expression de la pensée ; en fait, il est pour l'homme l'unique façon possible de communiquer la sienne, et, si l'on interrogeait la conscience des sujets parlants ordinaires [2], on n'en trouverait pas un qui ne crût parler exactement ce qu'il pense ou penser ce qu'il dit.

1. Il a été démontré, en effet, que le langage, dès l'instant où il est quelque chose de plus qu'un simple réflexe-signal, est devenu factice et conventionnel : il n'est donc plus assez naturel pour éveiller une sensation, et l'on va voir qu'il l'est encore trop pour rendre une pensée.

2. Car il va sans dire qu'il n'est point question ici des philosophes qui analysent la langue, mais du peuple qui la fait.

Digitized by Google

Si les deux propositions sont vraies, il s'ensuit que nous faisons comprendre tant bien que mal nos idées au moyen de signes grossièrement approximatifs, à peu près comme un pianiste joue un morceau juste quoique son instrument confonde un ré bémol avec un ut dièse. La différence, c'est que le pianiste se rend théoriquement compte de l'approximation, tandis que le sujet parlant n'a pas la moindre conscience d'un désaccord fondamental qui pourtant excède de beaucoup la valeur d'un comma; et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette matière féconde en contradictions, que la constatation d'une semblable inconscience dans les conditions d'exercice de la faculté par laquelle l'homme affirme et crée sa conscience, s'il nous est donné d'en dégager nettement ici les éléments et les causes. Là est l'écueil, malheureusement; car nous ne disposons que de mots pour faire comprendre l'insuffisance des mots.

I. — GÉNÉRALITÉS

Nous avons quitté, pour n'y plus revenir, le langage instinctif et spontané, qui à coup sûr est le seul langage universel, mais qui, non moins sûrement, reste étranger au champ d'investigation de la linguistique, et nous nous confinons désormais à l'unique objet de cette science, au langage conventionnel, celui que nul ne parle ni ne comprend sans qu'on le lui ait enseigné. Toutes les langues du monde rentrent dans cette catégorie par rapport à tous les sujets du monde : je veux dire que, pour nous Français, le français n'est pas moins une langue apprise que le latin ou l'allemand; toutefois elle a été apprise autrement. La différence est grande, au point de vue psychique, entre la langue que nous avons seulement appris à parler et celle où nous avons appris à penser. Celle-ci, en général, est unique, et l'on compte les cas exceptionnels de bilinguisme initial : sans doute, un enfant élevé chez ses parents français par une nourrice bretonne pourra parler à la fois et avec la même aisance le breton et le français; sans doute, les deux nomenclatures se superposeront dans sa mémoire, — sans d'ailleurs se confondre, car il ne parlera jamais français à sa nourrice ni breton à ses parents [1], — et, à égalité

1. Observation personnelle faite sur un enfant confié à une vieille bonne alsacienne : il parlait parfois aussi alsacien à sa mère, à qui il était arrivé de le lui parler; jamais à son père, qui pourtant le comprenait fort bien.

Digitized by Google

intellectuelle, on imagine sans peine la supériorité relative du sujet qui aura commencé dès l'âge de dix-huit mois à faire des thèmes et des versions ; mais il viendra bientôt et presque nécessairement un temps où, tout en conservant la faculté de parler les deux langues, il prendra l'habitude de ne plus penser qu'en une seule. Celle-ci, dès lors, sera vraiment sa langue, et non pas seulement pour lui l'expression absolument adéquate, mais le véritable instrument de sa pensée, et toutes les autres, de si bonne heure qu'il ait eu l'occasion de les acquérir, un simple placage appliqué sur elle. Ainsi, quoique toutes les langues soient pour tous les sujets des créations également artificielles, il est exact de dire qu'il n'y a pour chaque sujet qu'une seule langue vraiment vivante, celle dans laquelle il pense, et dont il traduit quand il en parle une autre. C'est de celle-là seule aussi que le sujet parlant est un agent de conservation tout à la fois et de transformation ; car c'est *la seule qu'il pense* et sur laquelle s'exercent directement ses facultés psychiques. Mais, malheureusement, c'est celle aussi qu'il acquiert sans s'en apercevoir et sans savoir comment, en un âge d'inconscience [1] sur lequel la mémoire de l'homme fait ne lui fournit plus la moindre donnée, et par une série de tâtonnements, de gauches essais, d'adaptations infinitésimales, qui échappent à l'observation même la plus attentive de l'entourage. Il faudra le cumul de bien des expériences telles que l'enquête instituée par M. G. Deville [2] sur le langage enfantin, pour fixer la science sur ce procédé d'acquisition et l'autoriser ainsi à faire définitivement le départ de ce qu'il peut y avoir de conscient et d'inconscient dans l'acte de la parole une fois formée. Mais, si les détails se dérobent encore pour la plupart à notre analyse, nous en savons assez pour tracer dès à présent les grandes lignes du sujet. Essayer de dire par quelles voies obscures et détournées l'homme parvient graduellement à penser sa parole et à parler sa pensée, n'est-ce pas la première tâche de celui qui cherche à com-

1. J'appelle immédiatement l'attention du lecteur sur cette inconscience initiale : on verra qu'elle subsiste chez l'adulte à son insu — ces derniers mots sont un *truisme* voulu — et qu'elle est somme toute la clef du problème.

2. J'ai déjà eu et j'aurai encore l'occasion de la citer : *Revue de Linguistique*, XXIII, p. 330, et XXIV, p. 10, 128, 242 et 300. On ne saurait assez louer la sagacité et l'ingénieuse patience de cet observateur et le propose en modèle.

Digitized by Google

prendre comment, dans le cours de sa vie et au cours des âges, l'homme modifie fatalement et sans jamais s'en apercevoir le langage même qui lui sert d'expression?

II. — MOINS DE MOTS QUE D'IDÉES?

C'est un lieu commun que de constater que l'enfant très jeune a beaucoup moins de mots que d'idées; mais, pour évidente qu'elle paraisse, j'ai grand'peur que la proposition, comme tant d'autres qui n'ont pas tenu devant l'examen, ne repose sur un nouveau malentendu, sur une extension abusive du sens que comporte le mot « idées ». Oui certes, l'enfant à peine né voit se succéder une foule de représentations diverses et fugaces, aussitôt évanouies que formées; mais ces images, par cela même qu'il ne les saurait nommer, ne sont point des idées, et ne le deviendront que du jour précisément où un signe permanent de récognition isolera, distinguera chacune d'elles du monde de représentations ambiant. Les premières années de l'enfant ne sont guère qu'un long rêve, moins conscient même et moins consistant que les rêves de nos nuits; car au moins nommons-nous les objets qui s'y présentent et que nous reconnaissons à mesure que notre activité mentale les évoque, tandis que les visions de l'enfant, aussi incohérentes dans leur enchaînement que d'ailleurs ininterrompues dans leur succession, ne demeurent dans son esprit qu'à l'état de masse confuse, jamais à titre d'unités distinctes. A peine si çà et là une sensation émerge, assez vive pour constituer un souvenir; de là vient que cette période de vie végétative ne laisse presque aucune trace en nous, et que les rares souvenirs que nous en avons gardés se traduisent à nous-mêmes — fait exceptionnel et précieux à noter — sans le secours d'aucune parole intérieure. Que le lecteur s'interroge pour discuter la justesse de cette observation; qu'il évoque un incident de sa première enfance resté dans sa mémoire sans qu'on le lui ait raconté depuis : brusquement, d'un seul coup, *il revivra la scène sans se la raconter*, car c'est la mémoire de ses organes, si je puis ainsi dire, immédiatement et sans truchement adventice, qui la lui représentera [1]. Autant le langage sup-

1. Il va sans dire, d'autre part, que le souvenir sous cette forme spontanée sera incommunicable. Bien plus, il s'émoussera et finira par s'évanouir, s'il nous arrive de raconter le fait à autrui, ou même simplement d'y penser trop souvent nous-mêmes, parce que dès lors il se formulera en langage externe ou interne.

Digitized by Google

pose la mémoire mentale, autant celle-ci est inconcevable sans lui, et l'idée, à son tour, n'existe que conservée et classée par la mémoire : la réminiscence d'une sensation n'est pas plus une idée, que le cri réflexe qui l'a accompagnée n'est un mot.

Ceci est strictement vrai, remarquons-le, même des sensations internes, qui probablement sont d'autant plus intenses chez l'enfant qu'il en est distrait par un moindre nombre de sensations externes. L'enfant qui crie la faim en ce moment ne se souvient pas d'avoir eu faim hier; encore bien moins s'en souvient-il lorsqu'il n'a plus faim. Pour qu'il s'en souvînt vraiment, il faudrait qu'à défaut de la sensation actuelle, le mot « faim » existât dans son esprit, associé à la sensation et l'évoquant par là même. Tant que cet élément lui manque, il n'a point d'idée : son état normal doit être une cœnesthésie permanente, plus ou moins fréquemment interrompue par tels ou tels accidents de sensation sans lien entre eux. Quand l'excitation est particulièrement insolite ou violente, elle provoque un cri, et dans ce cri de l'enfant, tout comme dans le balbutiement du vieillard retombé à l'enfance, tient, ainsi qu'on l'a dit, tout un monde de sensations ; un monde, oui, mais un chaos; pour tout dire en un mot, je ne sais même si la distinction du moi et du non-moi serait possible à un être totalement dépourvu de langage [1].

Cette distinction, en effet, s'esquisse dans l'esprit à mesure que les idées s'y substituent aux simples images, ou en d'autres termes, à mesure que l'enfant, en entendant nommer, puis nommant lui-même les objets extérieurs, apprend à distinguer son moi normal des impressions accidentelles qui interviennent incessamment pour le modifier. Alors il pourra arriver que, instruit par l'expérience et par une induction rudimentaire, il objective une représentation dont on ne lui ait pas encore appris le nom : il aura donc l'idée sans le mot et, momentanément, moins de mots que d'idées. Mais ce cas même est d'une extrême rareté : il n'est guère d'objets qu'on n'ait nommés à l'enfant bien avant qu'il ne

1. Qu'on n'objecte pas Laura Bridgman, sourde, muette et aveugle, qui pourtant poussa l'idéation jusqu'à comprendre une discussion théologique : d'abord, elle était la descendante d'une longue série d'ancêtres qui tous avaient possédé le langage et lui avaient transmis tous les dons intellectuels qu'il suppose et qui en dérivent; ensuite, il est bien clair qu'on n'eût rien pu lui enseigner du tout, si l'on n'avait imaginé à son usage une certaine sorte de langage. Mais qui nous dira jamais comment un animal inférieur pense le monde extérieur et se pense lui-même ?

Digitized by Google

les ait remarqués de lui-même et en appelant expressément son attention sur eux, et l'ingénu bavardage des mères et des nourrices a pourvu par anticipation à ses besoins d'expression. D'ailleurs, si on ne lui a pas dit ou s'il n'a pas entendu le mot qui doit répondre à son idée, il n'en est pas plus embarrassé, il l'invente tout uniment, tant le langage et l'idée vont de pair : jusqu'à l'âge de 19 mois, la petite fille observée par M. Deville a obstinément appelé le savon *mené*, sans qu'on pût ni l'en corriger ni savoir d'où elle avait tiré cette bizarre désignation [1].

Car, de ce que l'enfant, même capable désormais de construire une phrase, emploie pour exprimer son idée un terme pour nous insolite, ce n'est pas à dire que le mot corrélatif à l'idée lui manque : il lui manque le mot que nous employons, voilà tout, et c'est affaire bien moins de langage en général que d'usage d'une certaine langue particulière. Une enfant de deux ans et demi remarque sur ma table à écrire une minuscule tache d'encre rouge, la montre du doigt et me dit : « un bobo » : c'est évidemment le terme le plus parfait qu'elle puisse employer pour exprimer une représentation visuelle qu'elle est encore dans l'impossibilité de rapporter à sa véritable cause. La même enfant, un peu plus âgée, voyant à son petit doigt une microscopique cicatrice, s'écrie en pleurant : « Maman, un petit *fossé* qui ne veut pas se *rebondir* ! » Rien de plus impropre, à coup sûr ; mais elle a fait effort pour trouver quelque chose de plus précis et de plus adéquat que le simple « un bobo », et somme toute elle a réussi : les termes qu'elle a employés vaudraient à peu de chose près les nôtres, si l'usage les avait consacrés. Là donc, comme partout, le langage se superpose à l'idée : rudimentaire seulement dans le premier cas, parce que l'idée l'est aussi, mais il en est de même du langage de l'adulte mis en présence d'un phénomène inconnu ; métaphorique dans le second, parce que le terme propre manque, mais la métaphore n'est-elle pas le pain quotidien de tous les langages [2] ?

1. Probablement de ce qu'en la lavant on lui avait dit plusieurs fois de suite que c'était pour l'em*mener* pro*mener*. Mais cette explication conjecturale ne fait rien à l'affaire. L'enfant nomme tout ce qu'il objective : voilà le fait constant.

2. Le remarquable travail de l'extension de sens par métaphore commence de très bonne heure, avant un an et demi. *R. de L.*, XXIV, p. 23 : « Voyant des dragées pour la première fois, elle a dit *aussitôt* « toto », mot qui dans sa bouche signifie « œuf » (529e jour). » Est-ce par un autre procédé que nous disons « un *pain* de savon » ou les Anglais « a *hogshead* of sugar » ?

Digitized by Google

Ce qui toutefois nous amène à nous exagérer la pauvreté de la nomenclature enfantine, ce n'est pas seulement que nous la comparons à celle de l'adulte ; car, dans ce cas, il nous suffirait d'un peu de réflexion pour nous apercevoir que le vocabulaire de l'enfant, sans être parfait, — puisque le nôtre ne l'est point, — suffit à ses besoins comme le nôtre aux nôtres : c'est aussi que nous interprétons à faux certains faits d'ailleurs bien observés, et que du peu de variété des articulations nous concluons à l'insuffisance du langage qu'elles constituent. Double paralogisme : nous pensons avec notre cerveau d'adultes la parole de l'enfant. Efforçons-nous pour la penser de nous refaire un cerveau d'enfant.

Et d'abord, un enfant, tout comme un homme fait, peut n'avoir qu'un mot pour deux idées différentes ; ce n'est point du tout à dire qu'il manque quelque chose à son lexique. Le Chinois qui dit *ma* pour « vendre » et *ma* aussi pour « acheter » ne confond nullement les deux verbes non plus que les deux idées : il les différencie par l'accent [1], et, si l'accent ne les différenciait, il les distinguerait par le geste ; sinon, le sens général de la phrase serait encore un critérium parfaitement suffisant. De même, l'enfant de 17 mois qui dit indifféremment *bi* pour qu'on habille et déshabille sa poupée [2], possède réellement, et en dépit des apparences, les deux verbes « habiller » et « déshabiller » ; car il lui est impossible, à elle, et il n'est pas moins impossible à son entourage de se tromper sur le sens respectif des deux monosyllabes, l'un n'étant proféré que quand la poupée sera dévêtue, l'autre que lorsqu'elle aura ses habits sur elle. En faut-il davantage [3] ?

1. On sait déjà et l'on verra plus bas que les enfants surtout sont grands observateurs de l'accent, qu'ils reproduisent avec une rare perfection. *R. de L.*, XXIV, p. 22 : « Lorsque, assise sur sa chaise haute, elle veut descendre, elle dit « pa tè » pour « par terre », et la prononciation de chacune de ces syllabes est *tout à fait différente* de celle des syllabes correspondantes de « *pâ té* » dit pour « pâté ». Ici la nuance a été assez forte pour frapper l'observateur ; dans d'autres cas, il se peut qu'elle soit assez faible pour lui avoir échappé ; mais jamais elle ne fait défaut, et l'enfant la perçoit, à défaut de nous.

2. *Rev. de Ling.*, XXIV, p. 19.

3. Naturellement il n'en ira plus de même du jour où l'enfant éprouvera, par exemple, le besoin de *constater* que sa poupée est dévêtue ; mais ce jour-là il aura tôt fait de créer un mot ou une formule à cet effet. Nous ne la comprendrons pas d'abord, et ce ne sera pas notre faute ; mais ce ne sera pas non plus la sienne.

Digitized by Google

D'autre part, l'insuffisance de l'articulation enfantine n'affecte que notre oreille habituée à la parole des adultes ; mais l'enfant ne s'y trompe pas et saisit dans sa propre parole une infinité d'inflexions qui sont perdues pour notre audition [1]. « Certaines syllabes ou combinaisons de syllabes, écrit M. Deville [2], ont pour elle des significations très différentes : par exemple, *moni* correspond à la fois à « musique » et à « fini ». Le 606e jour, elle cesse à un moment de jouer, en disant *moni*. Pensant qu'elle en avait assez, je dis : « fini ? » Au lieu de me répondre oui, comme elle fait d'habitude en pareil cas, elle me répète deux fois *moni* avec un air qui m'a tout de suite fait voir que je ne l'avais pas comprise, et presque aussitôt je m'aperçois qu'on entend une musique à laquelle je n'avais pas encore fait attention. Ayant dit alors à l'enfant « musique ? » elle a répondu *vi* (oui). Semblable fait s'était produit plusieurs fois déjà pour d'autres mots. Ainsi seule l'idée qu'elle a en tête est éveillée par une forme employée cependant par elle dans plusieurs sens. Les mêmes syllabes constituent pour elle des mots aussi éloignés que le sont les idées qu'ils représentent sous une apparence identique. C'est, d'ailleurs, ce qui arrive dans les langues avec les homonymes [3]. » Et ce qui est vrai du 20e mois, où la prononciation est déjà relativement distincte, l'est à plus forte raison de la période antérieure : on peut donc conjecturer avec vraisemblance que l'enfant tout petit entend sous le seul monosyllabe *ta* une infinité de mots différents qu'il a entendu prononcer et qu'il croit répéter ; ce qui revient à dire qu'il possède virtuellement tous ces mots, encore que par rapport à nous il soit comme ne les possédant pas parce qu'il est incapable de nous les faire entendre.

La preuve, c'est qu'à son tour il ne nous comprend plus quand nous croyons reproduire fidèlement sa parole. — « Elle dit *ia-ia* pour « Suzanne » (19e mois) et *ia-io* correspondant à « Suzon » ; mais, tandis qu'elle répond quand on l'appelle Suzanne ou

1. On ne s'en étonnera pas si l'on vient à songer que les appareils enregistreurs de M. l'abbé Rousselot lui ont fait découvrir, *dans l'articulation d'un adulte*, des consonnes que son interlocuteur ne saurait entendre et que lui-même n'a pas conscience d'avoir jamais entendues ni prononcées : *Modifications phonétiques du Langage*, p. 143.

2. *Rev. de Ling.*, XXIV, p. 41.

3. Cette dernière et fort juste réflexion montre que, dans la pensée de M. Deville aussi, le langage de l'enfant ne diffère de celui de l'adulte que par la forme extérieure, et non par l'adaptation à la pensée.

Digitized by Google

Suzon, elle ne répond pas et n'a pas l'air de comprendre si on l'appelle *iaia* ou *iaio* [1]. » — « J'ai connu une petite fille qui disait *tosson* indistinctement pour « garçon » et pour « cochon » ; du moins personne n'y entendait de différence ; ce qui ne l'empêchait pas de protester, si l'on disait d'un petit garçon « c'est un petit cochon », ou réciproquement [2]. »

De l'ensemble de cette discussion il me semble résulter à l'évidence que la formule « moins de mots que d'idées » est, pour la généralité des cas observables dans le parler enfantin, ou erronée, ou du moins singulièrement exagérée. Il faut, ou l'atténuer à tel point qu'elle se volatilise, ou bien la traduire en langage correct par la formule « moins de mots que de représentations », laquelle sans doute est irréprochable, mais — faut-il le démontrer [3] ? — ne place pas l'enfant dans une situation différente de celle de l'homme fait par rapport à l'équation psychique de la parole et de la pensée. Et la question est de savoir, au contraire, s'il ne conviendrait pas d'y substituer ou d'y superposer, si paradoxale qu'elle puisse paraître, la formule précisément inverse « plus de mots que d'idées ». C'est ce que nous allons examiner.

III. — PLUS DE MOTS QUE D'IDÉES ?

Il n'est pas besoin de longtemps observer l'enfant dans ses premières années pour être frappé et obsédé de son « bavardage » : c'est une des manifestations caractéristiques de son individualité. Le phénomène de l'émission à tort et à travers, qui débute avec la vie en tant que gymnastique salutaire de l'appareil respiratoire et nécessaire au développement de la cage thoracique, s'accuse surtout à partir du moment où le sujet articule : on l'entend alors répéter sans fin une ou plusieurs syllabes de prédilection, auxquelles il est difficile de croire qu'il attache aucun sens, sinon le plaisir d'exercer son gosier, de charmer son oreille et de satisfaire son naissant instinct d'imitation. Mais, quand l'enfant est devenu capable de retenir et de répéter des mots,

1. *Rev. de Ling.*, XXIV, p. 26.
2. P. Passy, *Changements phonétiques*, p. 22, n° 28.
3. « Si je pouvais être ce monsieur qui passe !... » et tout le couplet qui suit (Musset, *Fantasio*) où se trouve dépeint le monde de sensations informulées et incommunicables que chacun de nous porte dans sa tête.

Digitized by Google

c'est alors qu'il « bavarde » à outrance et dans la propre acception du terme : tous les mots qu'on prononce devant lui avec quelque fréquence, ou même une seule fois dans une circonstance de nature à le frapper, s'emmagasinent dans sa mémoire et en sortent pêle-mêle, à tout propos, hors de propos. Sous la plupart de ces mots il ne met aucune idée : il se plaît à les ressasser parce qu'il les entend dire, il ânonne, il jacasse, il est insupportable. C'est à ces moments que nous lui crions : « tais-toi, tu me romps la tête » ; tandis que, si nous avions la patience de l'écouter, il nous livrerait dans son inconsciente pléthore de paroles le secret tant cherché de l'acquisition du langage.

La même enfant qui n'a pas encore de mot pour désigner une tache d'encre [1] est revenue des bains de mer depuis quelques heures et n'a pas encore eu le temps de déballer les jouets qu'elle a laissés à la maison. Une personne qui aborde sa mère dans la rue lui dit : « Ah! voilà Hélène : elle a grandi. » Aussitôt rentrée, elle court à son placard, en tire un petit panier et s'écrie : « Ah! voilà le panier : il a grandi. » Elle a changé le sexe, ce qui montre qu'elle a grammaticalement compris la phrase; mais logiquement? pas un mot. N'allez pas croire que l'imagination lui fasse voir son panier plus grand, ni qu'elle se fasse un jeu d'y rapporter sciemment ce qu'on a dit d'elle, comme on le remarque d'habitude dans les relations d'enfant à poupée. Interrogée avec discrétion, il se trouve qu'elle ne sait ce qu'elle dit : elle a entendu, elle répète, rien de plus : « il » ou « elle a grandi », c'est apparemment quatre syllabes qu'on dit aux gens ou aux objets qu'on n'a pas vus de quelque temps, ou une nouvelle formule de salutation qu'elle ne connaissait pas, tout ce qu'on voudra enfin, excepté l'énonciation d'une idée précise. Plus tard, dans huit jours ou dans six mois, elle apprendra le sens réel de l'expression complexe qu'elle aura redite cent fois sans la comprendre, que peut-être elle aura eu le temps d'oublier et de ressaisir deux ou trois fois dans l'intervalle ; car la faculté d'oubli — tous les pédagogues le savent — ne joue pas dans l'instruction infantile un moindre rôle ni moins précieux que la mémoire elle-même.

Ceci n'est qu'un exemple, mais je crois qu'il résume des milliers de faits. L'enfant ne serait pas ce qu'il est, s'il n'imitait des

1. Voir plus haut, p. 52. Observation personnelle; le sujet a deux ans et demi; intelligence au-dessus de la moyenne.

Digitized by Google

gestes et des sons bien avant d'acquérir des concepts, et il n'apprendrait à parler que bien plus lentement, s'il attendait, pour proférer tant bien que mal un certain mot, qu'il éprouvât le besoin de communiquer une idée. Loin de là, entre deux et huit ans en moyenne, son cerveau est un chaos de mots et de locutions, dont la pensée et la réflexion peu à peu opèrent le triage et le classement, et jusqu'à un âge assez avancé vous le prendrez aisément en flagrant délit de ne rien entendre à une phrase favorite dont l'accent l'a frappé ou dont la sonorité lui a plu. Le trait qu'on raconte de Pascal, qui reconstitua tous les premiers éléments d'Euclide sans en connaître un seul terme, est à ce point exceptionnel — et d'ailleurs restreint à une matière spéciale — qu'on le cite avec admiration et qu'il serait incroyable de tout autre ; encore Pascal s'était-il de son mieux créé une nomenclature. Le commun des hommes, non seulement ne reçoit une notion nouvelle que par la transmission du mot qui l'exprime, mais même a entendu, retenu et prononcé ce mot, en général, bien avant d'avoir conçu la notion précise à laquelle il répond, en sorte que l'acquisition du langage consiste bien moins dans un enrichissement simultané du vocabulaire et des idées, que dans la définition de termes déjà connus et leur adaptation progressive aux concepts dont ils ont précédé l'éveil.

De là vient, pour peu que l'on prenne la peine d'y réfléchir, l'énorme différence établie par tout esprit, si cultivé soit-il, entre le langage *transmis* à l'enfant par ses parents ou son entourage, et les langages ultérieurement *appris* par lui, Tous, avons-nous dit, sont également conventionnels. Oui, mais il faut quelque application d'esprit pour s'en apercevoir, et la majorité des sujets parlants ne se haussera jamais à cette vue. Rappelons-nous ce personnage de Dickens qui trouve piteux que les Français disent « lo » pour « water » ; il serait si simple, en effet, et si naturel de dire « water » : où ces gens-là sont-ils allés chercher leurs façons de s'exprimer ? Nous ressemblons tous, plus ou moins, à ce grotesque : si l'illettré est incapable de concevoir une autre façon de parler que la sienne, il arrive souvent à l'homme instruit de juger tout au moins bizarre tel mot d'une langue étrangère, ou, — ce qui n'est qu'une autre forme de la même illusion, — de s'en étonner, de l'admirer, d'y découvrir une onomatopée pittoresque, une dissonance piquante ou un accord harmonique du son et de l'idée, qui la plupart du temps n'est que l'effet d'un pur hasard. C'est que, dans la transmission du langage, non seulement le mot accompagne, comme on le croit d'ordinaire, mais

Digitized by Google

même il a précédé, parfois de longtemps, l'idée dont il est censé le véhicule : lors donc que cette idée vient se placer dessous, le mot en semble l'expression adéquate, absolue, nécessaire, unique ; ayant appris le mot avant l'idée, c'est désormais le mot plus encore que l'idée qui fait partie intégrante de notre vie psychique. Bref, le mot devient l'idole qui représente à la fois et déguise notre pensée; illusion profonde et tenace dont l'enfant même habitué à parler deux langues ne sera point exempt : il aura deux idoles au lieu d'une, voilà toute la différence. Plus tard, et à force d'éducation mentale [1], on s'en déprend peu à peu, mais en théorie seulement : un Français aura beau savoir parler à merveille l'anglais ou l'allemand; il lui faudrait un effort soutenu, une attention de tous les instants, pour penser autrement qu'en français ; et penser exclusivement en une langue, n'est-ce pas implicitement affirmer que celle-là seule est adéquate à notre pensée ? En fait, quand nous apprenons une langue étrangère, nous possédons déjà au grand complet toutes les notions enfermées dans les mots qui frappent nos yeux ou nos oreilles : le mot, ici, nous apparaît réduit à sa vraie valeur, celle d'un revêtement extérieur qui protège l'idée, la rend visible et parfois la déforme, en tout cas lui est artificiellement associé ; le mot de notre langue, c'est l'idée même. Il n'en faut pas davantage pour confondre les naïfs pédagogues qui annoncent l'intention de nous enseigner tel idiome étranger comme on apprend sa langue maternelle : on n'apprend aucune langue comme sa langue maternelle, par la bonne raison qu'elle est la seule qu'on ait parlée avant seulement de savoir que dire [2].

1. Car, plus un langage est inculte, plus il semble à celui qui le parle l'idéal de l'expression, le seul langage possible : on compte par dizaines les appellations de « barbares », c'est-à-dire « bègues, muets, sots », prodiguées à leurs voisins par des groupes ethniques fort barbares eux-mêmes ; et une paysanne du pays de Goello me disait de son beau-frère, Breton de Vannes : «Oh ! lui, on ne le comprend pas, i parle drôle, vous savez ! »

2. Il y en a sans doute encore une autre : c'est que, notre langue maternelle, nous la savions tous virtuellement avant que de naître ; je veux dire que les tours de phrase, l'ordre des mots et conséquemment l'agencement des idées constituent un fonds linguistique et logique qui par un vague atavisme doit se transmettre du cerveau de l'ancêtre à celui des descendants. Il est difficile, en effet, de croire que chaque race ne se transmette pas, en même temps que telles ou telles aptitudes physiques ou mentales, au moins le moule général de sa pensée ; et nombre de faits d'hybridation du langage,

Digitized by Google

Ce contraste entre les deux sortes de langages qui desservent nos communications mentales, vaut qu'on s'y arrête un moment.

IV. — LANGAGE TRANSMIS ET LANGAGE APPRIS

Tout langage transmis semble naturel ; tout langage appris apparaît comme artificiel : telle est donc la distinction fondamentale dont le linguiste comme le psychologue ne saurait tenir trop grand compte. Le premier est une forme où se sont forcément coulées nos idées à mesure qu'elles naissaient, un ensemble de signes dont la connaissance a presque toujours précédé, d'au moins un instant de raison, et même provoqué l'éveil de la notion signifiée. Le second est une forme qui s'est postérieurement et subsidiairement superposée à des notions déjà acquises, et la résultante finale, dans le cerveau du sujet parlant, d'une série indéfiniment prolongée de « thèmes oraux » infiniment petits. Or, cette constatation n'est pas vraie seulement de l'ensemble d'une langue étrangère : elle s'applique également — et c'est ici qu'elle sort du domaine de la banalité et acquiert une portée

— ces curieux patois créoles, par exemple, qui tous, corrompus soit du français, ou du hollandais, ou du portugais, etc., ont identiquement la même syntaxe, la syntaxe des langues nègres de l'Afrique, — viennent à l'appui d'une suggestion sur laquelle il convient de ne pas insister davantage ici. — Mon sympathique collègue, M. V. Egger, me dit qu'il ne croit point à une influence semblable de l'hérédité, et qu'en général il lui semble qu'on attribue gratuitement à l'hérédité un grand nombre de traits qui relèvent de l'éducation de la première enfance. Pourtant c'est longtemps après avoir eu l'idée de cette application de l'hérédité à la structure du langage, que j'ai trouvé chez un psychologue de profession une idée qui me paraît bien autrement hardie : « La science moderne pourrait assigner une autre origine à ces spectres de la mémoire. Ne peut-il pas arriver que, en vertu de la loi de transmission héréditaire, que l'on applique maintenant aux phénomènes de l'esprit comme à ceux du corps, les expériences de nos ancêtres se reflètent de temps en temps dans notre vie mentale et donnent ainsi naissance à des apparences de souvenirs personnels ?..... Quand le tout petit enfant fixe pour la première fois les yeux sur une figure humaine, il pourrait bien (qu'en savons-nous ?) éprouver un sentiment analogue à celui que nous avons décrit plus haut », c'est-à-dire opérer une sorte de récognition. J. Sully, *les Illusions des sens et de l'esprit* (G. Baillière), p. 202. — Oui, qu'en savons-nous ? Et tout cela revient au mot de M. A. France : « Nous étions déjà si vieux quand nous sommes nés ! »

Digitized by Google

jusqu'à présent méconnue — à tous les éléments de notre langue maternelle qui pourtant ne font pas à proprement parler partie du langage transmis, c'est-à-dire à tous les mots empruntés à une langue étrangère, à tous les mots savants créés de toutes pièces dans quelque langage littéraire ou quelque nomenclature scientifique. Le premier qui a introduit dans la langue française le mot *innocent* en le calquant sur le latin, ou le mot *humour* en le tirant de l'anglais, savait par l'usage général ce que comportait le concept de l'innocence, ou par la connaissance de la littérature anglaise ce qu'on y entendait par un humoriste; et c'est consciemment, de propos délibéré, parce que sa propre langue ne lui fournissait aucun moyen d'expression soit commode soit adéquat, qu'il s'est résigné à le chercher ailleurs, à parler anglais ou latin en français. Aussi le mot reste-t-il, pour lui et ceux qui l'entendent, un étranger, tout au moins jusqu'à la génération suivante, qui, s'il est fréquemment employé et a passé en usage, le recevra à l'état de langage transmis et l'envisagera comme tel : le mot *innocent* est depuis longtemps intellectuellement naturalisé; *gaz*, ce terme factice venu on ne sait d'où, se rencontre aujourd'hui dans la bouche des plus illettrés, mais seulement depuis qu'on s'éclaire au gaz; *humour*, qui suppose pour être compris une intelligence assez profonde d'une littérature étrangère, ne saurait encore de nos jours passer pour un mot français.

J'insiste sur ce point, parce qu'il est extrêmement rare que les livres même les meilleurs et les plus imprégnés de sens historique donnent aux jeunes esprits une notion exacte et précise de ce parasitisme du langage appris qui à chaque génération se greffe sur le langage transmis et l'enserre sans cesse de nouveaux replis. Lorsqu'une langue s'ouvre à des idées nouvelles que le parler populaire est impuissant à traduire [1], elle va demander de nouveaux moyens d'expression, soit à une langue vivante plus avancée en civilisation ou simplement plus riche en nuances dans un certain ordre d'idées, soit à une langue morte, jadis organe d'une civilisation disparue qui tend à renaître. Dans l'un et l'autre cas le procédé est rigoureusement le même : le français

1. Je me sers à dessein de cette formule courante, de laquelle il ressort à l'évidence que dans ce cas l'idée a précédé le signe et que le signe a été inventé ou importé pour les besoins de l'idée, à la différence de ce qui se passe dans le langage transmis où la connaissance du signe a précédé celle de la chose signifiée.

Digitized by Google

du XIIe siècle procède du latin ; l'anglo-saxon, d'autre part, n'a rien de commun avec le latin ni avec le français du XIIe siècle, qu'une lointaine origine indo-européenne dont on ne s'avisera que sept siècles plus tard; et pourtant, quand le français du XIIe siècle tire, au fur et à mesure de ses besoins, du fonds latin depuis longtemps oublié par la langue populaire, ces termes d'emprunt que la philologie actuelle appelle des « mots savants », il ne fait autre chose que ce que fait l'anglo-saxon de la même époque empruntant au franco-normand parlé au-dessus et à côté de lui les termes dont il ne possède point l'équivalent ou ceux dont il ne saurait se passer pour se faire comprendre des nouveaux maîtres de l'Angleterre. Des deux parts, il y a emprunt : ici, à une langue étrangère et vivante ; là, à une langue morte et encore perçue comme apparentée ; mais emprunt enfin, et par conséquent langage appris. Obscurcir ce rapport manifeste entre l'emprunt et le mot savant, et établir une sorte de relation imaginaire entre celui-ci et le mot indigène sous le fallacieux prétexte que tous deux sont latins, c'est proprement séparer les semblables et unir les contraires, c'est asseoir l'étude historique du langage sur une antinomie qui en doit à jamais fausser l'intelligence.

C'est donc par un véritable abus de mots — disons-le en passant — qu'on réunit sous le terme commun « dérivation » les éléments si distincts du langage transmis et du langage appris, en parlant, comme on le fait à propos des origines de la langue française, de « dérivation populaire » et de « dérivation savante ». Ainsi, le type de l'une serait *joug*, et *subjuguer* le type de l'autre! Se peut-il rien imaginer de plus faux qu'une pareille conception, de plus vide que l'entité sur laquelle elle repose ? Et qu'est-ce donc que « dérivation » ? Un mot, rien de plus, comme tant d'autres dont nous avons percé à jour l'inanité ; un humble terme d'école, commode en tant que tel, mais que le plus bref examen des faits déduits jusqu'à présent réduira à sa juste valeur : *joug* n'est pas « dérivé » de *jugum*, puisqu'il est *jugum* lui-même, transmis de père en fils, à travers soixante générations, du colon des bords de la Loire au paysan tourangeau, et n'ayant jamais un seul instant cessé de vivre durant cette longue période ; *subjuguer* n'est pas « dérivé » de *subjugare*, puisqu'il est *subjugare* lui-même, mais mort et embaumé celui-ci, qui, ayant cessé de vivre depuis des siècles, a été un beau jour retrouvé dans le charnier des bibliothèques par quelque nécrophore diligent, rhabillé tant bien que mal à la française, et qui maintenant encore attend

Digitized by Google

sous sa vitrine qu'il plaise au peuple de le faire vivre en l'adoptant et le faisant passer par sa grâce du langage appris au langage transmis. Y a-t-il rien de plus antithétique que ces deux procédés? et le mot « dérivation », qui est inexact à la fois de l'un et de l'autre, ne semble-t-il pas inventé ici pour ouvrir l'esprit du débutant à la perfide notion de l'identité des contraires?

Nous arrivons enfin à la conclusion pratique de cette déduction théorique trop longue; — mais un mot suffit pour dresser une idole, et il faut plus d'un sermon pour la renverser : — le langage transmis est le seul qui vive, c'est-à-dire le seul qui, faisant corps avec le moi humain, participe de son évolution, le seul aussi, par conséquent, auquel se puissent appliquer les propositions générales habituellement désignées sous le nom de « lois du langage ». Le langage appris, quel qu'il soit, — emprunts étrangers, mots savants, et à plus forte raison termes de la nomenclature scientifique, — garde toujours dans notre esprit la raideur et l'inflexibilité de cette nomenclature elle-même : nous n'avons point de prise sur lui, nous le percevons comme extérieur à nous; nous pensons ce qu'il signifie, mais lui-même nous ne le pensons pas [1]. Il en résulte qu'il demeure étranger à notre vie mentale, et que, jusqu'au jour proche ou lointain où il sera devenu langage

1. La langue du lyrisme spontané et celle des mathématiques supérieures peuvent bien passer, dans notre état actuel de civilisation, pour les types respectifs du langage transmis et du langage appris. Cela posé, le contraste est puissamment saisi dans cette page de M. P. Tannery (*Revue de Paris*, 2e ann., t. IV, p. 191) : « Plus un raisonnement est un raisonnement scientifique, plus c'est un raisonnement de mots, un raisonnement de signes, et c'est par là qu'il exprime *des relations qui ne dépendent pas de celui qui le fait ou le comprend.* » (C'est bien cela : des idées, et non des représentations.) « Par contraste, ouvrez un poète : des mots vont jaillir des images et des sensations; c'est vous, c'est une âme pareille à la sienne que le poète veut émouvoir; s'il se sert des choses, ce n'est que pour arriver à vous; et les mots, pour lui, sont-ils des signes? Oui encore, » (oui, mais des signes qui dans sa conscience et dans la vôtre ont préexisté aux choses signifiées et qui par suite en évoquent la sensation en même temps que le concept) « mais vous l'oubliez pendant que leur harmonie vous enchante et que les sensations qu'ils évoquent vous envahissent. Pour le poète, la puissance d'évocation qu'il y a dans les mots est trop faible; pour le savant, les mots sont encore trop imprégnés de sensation, ils ne sont pas assez décolorés... » et il faut que l'algèbre intervienne pour corriger ce que la géométrie pure, en tant que sa nomenclature est empruntée au langage courant, garde encore de trop « sensationnel ».

Digitized by Google

transmis, les agents physiques et psychiques qui travaillent sans trêve à la transformation des sons, des mots et des sens du vocabulaire transmis, laisseront la nomenclature apprise parfaitement à l'abri de leur atteinte. Lors donc que, parmi ces courants d'eau vive, sans cesse en mouvement, qui composent le parler populaire, il nous arrive de constater çà et là des flaques immobiles et stagnantes, il ne faut point nous hâter de crier à l'inconstance des lois, à l'insuffisante observation des faits, au caprice de l'usage, à l'arbitraire des grammaires [1], mais simplement songer à la masse énorme de mots et de tournures du langage appris qui encombrent et recouvrent le patrimoine commun du langage transmis, se dire que des lois psychologiques toutes différentes, souvent même inverses, président nécessairement au processus mental, inverse ou au moins différent, duquel relève l'acquisition de l'un et de l'autre langage, cesser enfin d'envisager « comme un bloc » le langage en général, pure abstraction sans réalité extérieure, et y distinguer au minimum, — ce sont encore des abstractions, mais elles ont le mérite de répondre aux faits, — le langage qui a préexisté aux idées de celui qui ne leur a servi que de véhicule, celui qui vit en nous, avec nous et de notre vie, de celui que nous traînons comme un poids mort.

Or celui-ci, dans les langues civilisées qui nous entourent et dans les langues littéraires que nous étudions, constitue un fonds considérable et toujours grossissant, et le départ, encore une fois,

1. Je relègue en note une antinomie souvent débattue, à laquelle je projetais de consacrer un chapitre, mais qui me paraît suffisamment résolue par les considérations développées au texte. — Thèse : Si la science du langage est vraiment une science, elle doit aboutir à la constatation de lois fixes, constantes et invariables dans leurs effets. — Antithèse : *Usus, quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.* — Synthèse : Les deux propositions sont vraies, respectivement, du langage transmis et du langage appris. — C'est là une doctrine sur laquelle, depuis mes premiers débuts, je n'ai point connu de variation, encore qu'il ait pu m'arriver, précisément pour la mieux faire entendre, de l'exposer sous des formes diverses : *Analogie*, p. 63 sq., où je tenais le même langage que sept ans plus tard M. Herbert Spencer (*Nineteenth Century*, janvier 1890, trad. dans *Problèmes de Morale et de Sociologie*, p. 8) ; *Revue critique*, XXI, p. 221 sq., XXV, p. 184, XXVI, p. 336 ; *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand*, p. 17-19, etc. ; et j'ai peine dès lors à comprendre comment, à propos de ce dernier passage, un critique qui n'est point coutumier de légèreté (*Revue de Linguistique*, XXVII, p. 261 sq.) a pu parler de contradiction ou de semi-conversion.

Digitized by Google

n'en est possible que par voie d'abstraction, d'autant que, s'il pouvait être effectué, il devrait l'être pour chaque esprit en particulier; car il est superflu de dire que nous ne pensons pas tous de même les mêmes mots. C'en est assez, je pense, pour reléguer dans un juste oubli les théories simplistes du langage dont se satisfaisait encore notre jeunesse, et pour faire entrevoir la longueur et la complexité de la tâche à laquelle il ne suffira pas que philosophes et linguistes travaillent isolément, si quelques-uns d'entre eux, comme Arsène Darmesteter, ne savent y appliquer tout à la fois la science du linguiste et la méditation du philosophe.

V. — CONSCIENCE DE L'ACTE, INCONSCIENCE DU PROCÉDÉ

Il est entendu désormais que le langage appris est le seul absolument conventionnel, que le langage transmis, encore qu'il se compose, en fait, de signes conventionnels, n'apparaît point comme conventionnel à la conscience du sujet parlant, — soit parce qu'il préexiste déjà, par une hérédité vague mais indéniable, à l'état de moule général des idées, dans le cerveau du nouveau-né, — soit parce que l'enfant le reçoit, en même temps que les idées ou même souvent bien avant elles, et que dès lors ce langage lui semble ne faire qu'un avec les idées, en être l'expression nécessaire et la seule possible, bref, être la pensée même.

Il est entendu, d'autre part, que ce langage, tel que nous l'acquérons, bien loin d'être adéquat à la pensée, comporte, dans une phase déterminée de l'acquisition, moins de mots que de représentations, et, dans une autre phase, plus de mots que d'idées; que ces deux phases, au surplus, s'entrelacent, se confondent et durent toute la vie, car la période d'acquisition du langage ne se limite pas à l'enfance et chaque jour nous entendons ou nous créons quelque forme nouvelle; qu'ainsi, de la vie à la mort, il y a en nous équilibre instable du langage et de la pensée, équilibre qui tend à s'établir et qui, l'instant d'après, est rompu par l'afflux nouveau soit d'un mot soit d'une idée. Sous un mot en excès, l'esprit travaille à placer une idée; à une idée qui manque d'expression, il s'efforce à superposer un mot : le chaos intellectuel que nous avons essayé de démêler dans la cervelle de l'enfant subsiste, à un bien moindre degré, mais subsiste dans celle de l'homme fait. Seulement — et c'est là le nœud de la question — l'homme fait ne s'en doute non plus que l'enfant lui-même.

Digitized by Google

Pour tout être qui pense et qui parle, de tout âge, de toute condition et de tout degré d'intelligence, en tant qu'il s'exprime en langage transmis, le langage se confond absolument avec la pensée.

Et cette illusion immanente, qui constitue l'antinomie essentielle du langage, celle qu'on pourrait nommer l'antinomie psychologique, se formulera brièvement en ces termes : Le langage est le produit de l'activité inconsciente d'un sujet conscient.

Rien n'est plus aisé à méconnaître que cette vérité pourtant si simple : comme le langage est l'acte conscient par excellence, celui par lequel l'homme pose et affirme sa conscience, on est naturellement tenté de transporter au procédé les conditions de l'acte lui-même, et l'on raisonne sur les faits du langage comme s'ils étaient, eux aussi, l'œuvre d'une intelligence réfléchie s'appliquant à une finalité déterminée; et, — pour ne point parler des ouvrages de grammaire élémentaire ou supérieure écrits à l'usage de nos élèves et tous plus ou moins rédigés de manière à impliquer et leur inculquer cette fausse notion, — il n'est pas rare de rencontrer çà et là, dans tel livre d'ailleurs excellent, telle phrase malheureuse qui, par insinuation, négligence de style ou prétérition, imprimera à un jeune esprit la trace peut-être indélébile d'une erreur destinée à retentir sur toute sa conception du langage et à la fausser pour toujours [1].

C'est cette erreur qu'il faut donc pourchasser, en poursuivant les conséquences de notre proposition fondamentale, à travers tous les domaines de la linguistique, depuis celui où l'on est le moins tenté de commettre l'une et de contester l'autre, jusqu'à l'ordre de phénomènes qui au premier abord semble ne pouvoir relever que d'un effort conscient du sujet parlant. Peut-être cette gradation dans le choix des exemples rendra-t-elle sensibles la cohésion de toutes les parties du langage et l'identité radicale du procédé du verbe humain dans l'infinie variété de ses applications.

1. Je n'en veux donner qu'un exemple, moins pour critiquer les grammairiens que pour éclaircir ma pensée. Quoi de plus fréquent qu'une formule de ce genre : cette forme *a été changée* parce qu'*elle se serait confondue* avec telle autre forme de sens différent »? Et quoi de plus faux? Comment le sujet parlant, qui n'a pas la moindre conscience des confusions réellement existantes dans son langage, — voir plus haut, p. 54 et note, la judicieuse remarque de M. Deville sur les homonymes, — pourrait-il prévoir une confusion possible qui appartient à la catégorie des futurs conditionnels ?

Digitized by Google

A. Faits de phonétique.

1. Lorsqu'un enfant qui n'articule pas encore les *r* vous dit *i ma môdu* (*o* long, mais ouvert) pour « il m'a mordu », personne à coup sûr n'imaginera pas qu'il ait eu l'intention délibérée d'allonger l'*o* en compensation de la perte de l'*r* qu'il fait disparaître, ce qui, ainsi énoncé, est un pur non-sens. Il est clair, au surplus, que le sujet n'a aucune notion distincte de cet *r* et n'a jamais perçu le mot *mordu* que comme un ensemble. Or, dans cet ensemble, son oreille a discerné en gros deux temps et demi, ainsi décomposés : *mor* = 1 1/2; *du* = 1 ; et c'est cela qu'il imite [1], comme il imiterait le jappement du petit chien qui s'est jeté sur lui. Il faut donc que, dans sa reproduction, *mor* fasse un temps et demi, soit que l'*r* sonne ou non, et, comme en fait l'*r* ne peut sonner, au moins de façon perceptible à notre oreille, c'est l'*o* qui se prolonge ou semble se prolonger d'un demi-temps : en quoi faisant, l'enfant croit parler exactement de même que l'adulte de qui il a appris le mot *mordu*. — Les phénomènes dits d' « allongement compensatoire » sont d'ordre absolument inconscient et mécanique.

2. Lorsque le Latin, qui dit *nāvālis* par un *l*, dit au contraire *mīlitāris* par un *r*, parce que ce mot contient déjà un *l* dans une syllabe précédente, ce n'est point du tout que le sujet parlant ait jamais eu l'intention d'éviter l'effort soi-disant pénible ou encore moins l'effet soi-disant désagréable de la répétition d'une même consonne à deux syllabes de distance, fait qui se produit fréquemment dans toutes les langues du monde et ne choque en aucune façon l'oreille. C'est tout uniment que le premier des Latins, — disons même « des enfants latins », car c'est à l'enfance que ces accidents le plus souvent arrivent, — à qui « la langue a fourché » dans ce mot ou tout autre pareil, ayant prononcé un premier *l*, se trouvait avoir momentanément fatigué le faisceau nerveux dont le concours était nécessaire à la production de cette consonne : comme au surplus il ne pouvait songer un instant à la possibilité d'en émettre une autre, il a bien cru émettre un *l*, autrement il se serait repris, mais en fait il est venu un *r*, et, comme il ne s'est pas trouvé seul dans ce cas, l'altération a tendu à se répandre [2];

1. Sur la précision avec laquelle l'enfant saisit et reproduit la mesure et la mélodie du discours, voir plus bas la note sous le n° 3.

2. Voir : Rousselot, *Modifications phonétiques*, conclusion; Grammont, *Études sur la Dissimilation*, conclusion. — Ce cas est précisément un de

Digitized by Google

puis ceux qui étaient ou auraient été exempts de cette paralysie momentanée, ayant entendu un *r* dans ce mot et similaires, ont répété un *r* par imitation inconsciente, et ainsi s'est fixé le suffixe *-āris*. — Bref, les phénomènes dits « de dissimilation » sont d'ordre absolument inconscient et mécanique.

3. Si, suivant les théories nouvelles et si ingénieuses sur l'accentuation primitive indo-européenne [1], une finale qui était tout d'abord *-oísò* avec accent aigu sur la pénultième et grave sur la dernière, soit donc ton descendant, est devenue, après chute de l'*o* final, *-oîs* avec ton allongé et descendant sur la syllabe qui demeurait, ce n'est point que le sujet parlant, non plus que l'enfant dans notre premier exemple, ait éprouvé le besoin de compenser la perte de la syllabe finale, ou d'en reporter l'accent sur la précédente. C'est précisément, au contraire, que le sujet parlant n'avait aucune conscience du fait qu'il était sur le point de cesser de prononcer l'*o* final, et que, croyant conserver fidèlement les paroles de sa cantilène, il en conservait du moins fidèlement la mélopée, qu'il appliquait sur les paroles modifiées à son insu [2]. — Ainsi les faits d'accentuation, pour lesquels, malgré leur carac-

ceux où M. Grammont se refuse à reconnaître une action dissimilative ; mais ce n'est point ici tel cas particulier qu'on met en cause : il s'agit de la dissimilation en elle-même et du caractère évidemment inconscient de ce *lapsus linguae*.

1. Voir surtout Streitberg, *zur Entstehung der Dehnstufe*, passim.

2. On sait que le ton et la cadence du langage sont reproduits avec une fidélité merveilleuse, même par l'enfant encore incapable d'articuler les syllabes qui en sont affectées. « Quand elle est en train de faire quelque chose qu'on ne veut pas qu'elle fasse, il lui a été dit parfois : « attends, attends ». Elle répète *atata* (389e jour), en reproduisant bien l'intonation usitée, et emploie elle-même cette expression pour se faire, par exemple, courir après. » (G. Deville, *Revue de Ling.*, XXIV, p. 11.) « Elle a entendu les petites filles sautant à la corde tournée par d'autres, dire avant de se lancer « à la une, à la deux, à la trois »; depuis, il lui arrive de dire, en tournant ou non un bout de fil, *a la um*, *a da deu*, et aussitôt après elle saute (629e jour). Elle reproduit parfaitement l'intonation avec laquelle ces mots ont été prononcés devant elle ; pour *a la um*, notamment, elle a ce mouvement qui forme un double menton et que l'on fait en cherchant à imiter la voix de basse » (l'énergique descente du larynx coïncidant avec l'avancée des lèvres). « Du reste, d'une manière générale, elle n'a pas le parler monotone, et l'intonation interrogative en particulier, est très marquée dans les expressions qui la comportent, telles que *atatú* « entends-tu ? » (621e jour). ». (Ib., p. 129.)

Digitized by Google

tère strictement phonétique, on est si porté à admettre une explication psychologique, l'intention d'insister sur une syllabe déterminée et considérée comme importante, sont, à les bien prendre, d'ordre absolument inconscient et mécanique.

4. Elevons-nous encore d'un degré de plus dans l'échelle des phénomènes : le suivant a toutes les apparences d'un changement conscient et voulu ; il n'en est rien pourtant, et c'est le délicat observateur lui-même qui nous enseignera à le réduire à sa juste valeur. Quand M. P. Passy [1] distingue dans sa prononciation une *meule* de moulin (*eu* ouvert) et une *meûle* de foin (*eu* fermé), ce n'est point du tout parce qu'il a visé intentionnellement ni même à son insu trouvé quelque avantage à établir dans sa prononciation une distinction tout artificielle, perdue d'ailleurs pour toute autre oreille que la sienne : c'est que son père prononce *meule*, et sa mère *meûle* [2], et qu'apparemment il a pour la première fois appris de son père le nom d'une meule à moudre et de sa mère celui d'un tas de blé. Imitation automatique dans l'un et l'autre cas, mais aboutissant en dernière analyse à enrichir le vocabulaire et à rendre dès lors plus étroite l'adaptation de la langue à l'idée : en sorte que, si le hasard voulait que cette prononciation individuelle fît souche et que la distinction fût un jour consacrée par notre Dictionnaire, on ne manquerait pas de faire honneur à la réflexion, au besoin de clarté, à l'intelligence consciente en un mot, d'une variation phonétique et d'une différenciation sémantique qui, à l'instar de tous les phénomènes de cet ordre, ne relèvent que de mécanisme et n'ont d'autre théâtre que le moi inconscient.

B. Ce dernier cas nous fournit une transition toute simple aux faits de sémantique proprement dits, à tout ce qui rentre dans la catégorie déjà définie de la « vie des mots [3] », où il est parfois si malaisé de se défendre de chercher la manifestation d'une activité consciente. Rien pourtant ne serait plus éloigné de la vérité : on l'a vu, on va le voir encore ; je procède, comme plus haut, par gradation.

5. Le premier Français qui a dit « une courtepointe », au lieu de *coulte pointe* = *cúlcita púncta*, n'y a sûrement pas vu un

1. *Changements phonétiques*, p. 10, n° 9,
2. *Ibid.*, p. 23, n° 32.
3. Voir plus haut, chap. Ier, § IV, p. 21.

Digitized by Google

avantage de clarté ou d'élégance, puisque au contraire il s'exposait à n'être pas compris ou à ce qu'on se gaussât de lui : pour qu'il ait commis ce qui alors était une faute grossière, il faut de nécessité, ou qu'il ait mal entendu le mot lorsqu'on le lui a enseigné, ou que la langue lui ait fourché en le répétant [1] ; les gens qui ne connaissaient pas encore le mot et le lui ont entendu dire l'ont appris de lui sous cette nouvelle forme ; et, comme le mot *courte* existait par ailleurs dans la langue, une association d'idées, d'autant plus vague et inconsciente au surplus que, pour si peu qu'on la serre de près, elle aboutit à un simple non-sens, a de proche en proche propagé le barbarisme, aujourd'hui légitimé par l'usage. — Les faits dits d' « étymologie populaire » sont d'ordre inconscient et mécanique.

6. Le premier Français qui a dit « l'Ascension » tout court pour *l'Ascension de N. S. J. C.*, n'a point visé à une brièveté dont il n'a pu même concevoir l'idée qu'après qu'elle a été réalisée ; mais apparemment on venait de parler de *la Passion de N. S. J. C.*, ou même de *la Passion* tout court, — car ici le doute est bien moins possible, — ou de tout autre fait enfin qui évoquait irrésistiblement l'idée de N. S. J. C. : en sorte que, ni le sujet parlant n'a même songé à la nécessité de répéter ce nom, ni les auditeurs n'ont hésité à le suppléer, sans seulement s'apercevoir qu'il ne l'eût pas prononcé ; et le fait s'est reproduit assez fréquemment pour que le déterminant tombât de lui-même, alors que l'on croyait encore, de part ou d'autre, soit l'exprimer, soit le percevoir. — Les faits de restriction de sens sont d'ordre inconscient et mécanique.

7. Le premier Français qui abusivement a nommé « cahier » (*cayérn* = *quatérnio*) un assemblage de feuilles de papier pliées en deux ou en huit ou en seize, n'a nullement pensé à la nécessité de doter le langage d'une expression générale pour désigner un

1. Le dilemme a trois branches, et la troisième, il est vrai, s'épanouit dans le moi conscient : il se pourrait que le sujet parlant connût très bien le mot et l'altérât volontairement par facétie ou calembour ; le cas n'est pas rare dans les milieux « spirituels », où l'on prononce à dessein *sesque* pour *sexe* ou *démacrotie* pour *démocratie*. Mais combien y a-t-il de ces corruptions intentionnelles qui entrent et s'implantent dans la langue réelle ? Presque pas, et la raison en est manifeste : le sel de la plaisanterie exige que la vraie forme reste constamment présente à l'esprit du sujet parlant et de l'auditeur, et dans ces conditions la fausse forme ne peut la supplanter.

Digitized by Google

assemblage quelconque de feuilles de papier, ni même à la nécessité momentanée où il se trouvait de désigner un tel assemblage par un mot qui risquait de n'être pas compris ou de provoquer la surprise; mais, étant habitué à nommer « cahier » un assemblage plié en quatre, il a oublié que celui qu'il désignait ne l'était point ou que le terme qu'il employait signifiait « plié en quatre », et de cet oubli — quoi de moins conscient qu'un oubli? — est sortie par imitation une signification nouvelle qui a complètement effacé l'ancienne aux yeux de tout Français non étymologiste. — Les faits d'extension de sens sont d'ordre inconscient et mécanique.

8. Le premier Français qui a dit constamment *mais* au lieu de *ains* [1], ainsi qu'aujourd'hui nous faisons tous, ce n'est pas qu'il ait pu découvrir une supériorité quelconque du premier monosyllabe sur le second; car on s'ingénierait vainement à la trouver, et encore n'aurait-elle été trouvée qu'après coup. Non : bien avant cet initiateur, on avait dit *mais* dans le sens adversatif, depuis Virgile qui avait écrit *non equidem invideo*, *miror magis*. Or, comme *mais* et *ains*, répondant à la même idée, ne faisaient mentalement qu'un seul et même mot, comme d'autre part le sujet parlant en question avait sans doute, par hasard et depuis son enfance, entendu *mais* plus souvent que *ains*, sa mémoire, à son insu, s'est déchargée d'un poids mort [2], et l'équilibre entre les mots et les idées s'est rétabli au détriment de *ains* qui a disparu. — Les faits de désuétude sont d'ordre inconscient et mécanique.

C. Passons à des relations d'un autre ordre, et voyons par quelques exemples comment s'élabore et se constitue la grammaire d'une langue.

9. La petite fille (six à sept ans) qui me disait un jour « Nous étions arrivées à l'école *en retôt* » n'avait pas la moindre intention de créer un mot, ni le moindre soupçon qu'elle en créât un en effet, qui eût pu vivre si le hasard lui avait prêté vie : elle me

1. Pour plus de simplicité, je substitue ici cet exemple à celui de *ive* et *jument* cité plus haut: mais il va sans dire que tous les faits similaires rentrent sous le même chef d'explication.

2. Il faut que le lecteur excuse la naïveté de ces pléonasmes : comment oublierait-on quelque chose, sinon à son insu? Mais l'erreur est si tenace qu'on ne saurait lui ménager les coups.

Digitized by Google

disait cela tout naturellement, comme une chose qui allait de soi, et je l'aurais fort étonnée en la reprenant, ce dont je me gardai comme bien on pense. Soit qu'elle n'eût jamais entendu les expressions « trop tôt » ou « de trop bonne heure », soit plutôt qu'elle les eût entendues sans y faire attention, ou qu'enfin elle les eût retenues et momentanément oubliées, — peu importe, — il est très sûr qu'en l'instant où elle parlait elle croyait posséder une expression parfaitement adéquate à sa pensée; bien mieux, elle la possédait, puisqu'elle s'était fait comprendre. Elle connaissait *tard*, *en retard* et *tôt*, en sorte que **en retôt* a spontanément jailli de ses lèvres. Ne dites pas que son opération a été consciente du moins en ce sens qu'elle a dû construire mentalement la formule d'analogie proportionnelle « **retôt : tôt = retard : tard.* » Sans doute, elle l'a construite; mais elle ne s'en doute pas et ne s'en est pas doutée : tout cela s'est passé au fond de son inconscient, et elle a dit « retôt » comme elle aurait répété un mot qu'on lui aurait réellement appris. Une autre enfant qui m'avait dit « quand je *suirai* grande », interrogée sur le champ « pourquoi as-tu dit *suirai*, mignonne? », ne put jamais répondre « parce qu'on dit *mangerai*, *chanterai* », etc. [1] : en d'autres termes, elle n'avait pas *pensé à ces mots* dans le moment; mais, comme elle *pensait ces mêmes mots* d'une façon constante, comme ils étaient un des modes de son esprit, il ne se pouvait pas que son esprit n'en pensât point d'autres jetés dans le même moule. Maintenant il va de soi que ces deux créations individuelles sont de simples monstres, parce que la langue ne les a point légitimées, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne puisse les adopter quelque jour; mais, entre ces monstres mort-nés et ceux qu'elle a fait siens, il n'y a d'autre différence que le hasard d'une propagation par voie d'imitation; et, puisque l'imitation, elle aussi, est purement instinctive, — les faits d'analogie dérivative sont d'ordre inconscient et mécanique.

10. L'homme de demi-instruction et de grand sens qui me parle et vient de me dire « J'*ajète* un bœuf », c'est qu'il l'a entendu dire à d'autres : voilà la part faite à l'imitation irréfléchie. Mais le premier qui a dit « j'ajète » sans imiter personne

1. Malgré la limpidité du rapport « *suirai : sui(s) = mangerai : mange* ». Ces sortes de formules sont excellentes à titre de schème général du travail de la pensée, mais tout à fait erronées si l'on y voit une reproduction littérale de ce travail lui-même. La grammaire, en chacun de nous, est latente.

Digitized by Google

n'a pas pu davantage trouver profit ni beauté réfléchie à prononcer *j* pour *ch* et à rompre ainsi la corrélation qu'il devait vaguement percevoir entre *j'achète* et *nous achetons*. Au contraire, c'est à cette corrélation même qu'il a obéi, mais croisée et troublée dans son esprit par quelque autre de même nature, et sans d'ailleurs qu'il eût le moindre soupçon du travail qui s'opérait en lui : il venait, je suppose, de dire ou d'entendre « je jette », ou « nous jetons », ou tous deux, ou enfin ces mots, sans avoir été proférés ou entendus récemment, figuraient en permanence parmi les modes de sa pensée; or, toujours sans que nous nous en doutions, dans *nous jetons* et *nous achetons* la prononciation des consonnes est exactement la même, c'est-à-dire que le *j* du premier vaut un *ch* [1], et il n'en fallait pas plus pour que la consonne de *je jette* s'introduisît par similitude dans *j'achète* [2]. La formule de cette analogie ou de toute autre serait aisée à construire. Celle-ci n'a donné qu'une forme encore inconnue à la langue officielle et polie, bien que largement répandue dans les milieux illettrés; mais tout le monde dit « vous courez », et le premier qui a dit « vous courez » au lieu de « vous keurtes » n'a pas fait une moindre ni une autre erreur que le premier qui a dit « j'ajète ». Faut-il répéter qu'il ne l'a pas faite exprès? Ce n'est pas exprès qu'on fait un barbarisme, sinon par plaisanterie, et une plaisanterie isolée ne va jamais loin, c'est une fusée qu'on tire et qui s'éteint. Aucun avantage non plus ne recommandait la forme nouvelle, et, y en eût-il un, encore une fois, cet avantage ne pouvait être perçu qu'après qu'elle aurait été créée. D'où sort-elle donc? Toujours du même fond d'inconscience. Le sujet parlant avait dans l'esprit une phrase à corrélation telle que « vous couriez, vous sautiez », et, comme « vous sautiez » appelait irrésistiblement au présent « vous sautez », la quatrième proportionnelle « vous courez » est venue toute seule se ranger sous la

1. Sans que nous nous en doutions; car on étonne toujours les personnes qui ne sont pas linguistes en leur faisant cette révélation si simple qu'elles ne parlent pas comme elles croient parler, qu'elles prononcent, par exemple, un *z* dans *passe-debout* ou un *p* dans *obsèques*. Tant il est vrai que tout est inconscience, non dans l'acte, mais dans le procédé de la parole!

2. Je ne donne pas l'explication pour assurée : elle est de M. Meillet (*Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. LXXXVI), et je la crois juste; mais ce qui importe ici, c'est bien moins le détail d'une explication quelconque que le principe de l'explication en général.

Digitized by Google

catégorie du présent de l'idée « courir ». — Les faits d'analogie grammaticale, l'étonnant foisonnement de formes qui en procède et constitue à lui seul les neuf dixièmes au moins de la grammaire de toutes les langues, sont d'ordre inconscient et mécanique.

11. Le premier qui, alors qu'on disait, je suppose, **wert-ti* (il tourne), a imaginé de dire quelque chose comme **were-wert-ti* ou **wer-wert-ti* ou **we-wert-ti* dans le sens de « il tourne souvent » ou « il tourne en tous sens » ou « il tourne avec vigueur », etc. [1], n'a rien inventé de propos délibéré, ni conçu nécessairement de corrélation mentale entre la répétition d'une syllabe et la répétition ou l'intensité de l'action, car ce concept ne pouvait préexister à la création du mot lui-même. Non : c'était un enfant qui bégayait encore et qu'on a imité, comme nous le faisons aussi quand nous admettons dans la langue *dada* et *toutou* ; ou bien un adulte qui ne bégayait plus, mais qui est retourné momentanément à l'enfance, sous le coup de la violente émotion que lui avait causée la vue de l'acte qu'il dénonçait ; bref, c'est la survivance de cette mimique instinctive et réflexe de la stupéfaction impuissante à se contenir, qui fait encore aujourd'hui percevoir dans un redoublement de syllabes d'ailleurs par elles-mêmes insignifiantes le désir d'étonner ou d'émouvoir l'auditeur [2]. Ici donc, comme en tout autre domaine du langage [3], ce qui fut spontané est devenu un procédé ; mais à la base il n'est rien que de spontané. — Les faits dits de « redoublement total ou partiel de la racine », d'où dérive une part notable du vocabulaire et qu'on est toujours si volontiers tenté d'attribuer à la volonté réfléchie d'insister sur le sens de cette prétendue « racine » [4], sont d'ordre inconscient et mécanique.

1. C'est le principe des formations verbales dites intensives, itératives, désidératives, etc., si communes en sanscrit (*varīvartti*, *varvartti*, *vavartti*, *vivrtsati*), mais plus ou moins développées dans toutes les langues indo-européennes.

2. Fragment d'une conversation tout à fait étrangère à la linguistique (le narrateur est le même qui dit « j'ajète », ce qui ne l'empêche pas d'analyser très nettement le fait qu'il relate) : « ... Et cette brave dame, Monsieur, elle était bien drôle. Elle venait de voir, je suppose, quelque chose qui lui avait beaucoup plu. Eh bien, elle ne pouvait pas vous dire simplement : « C'est magnifique. » *Le mot ne voulait pas sortir*. Il fallait qu'elle s'y reprenne, et elle disait à ma femme : « Oh ! Madame, voyez-vous, c'est magni-magni-magnifique ! »...

3. Voir plus haut, chap. II, § v.

4. Sur l'inanité du concept de la racine, voir supra p. 13 et 42.

Digitized by Google

12. Une fois la langue ainsi entrée en possession de formes non redoublées et de formes redoublées de la même racine, avec sens plus ou moins fortement nuancé, soit par exemple * *wert-ti* et * *we-wort-e* (il tourne en cet instant, il tourne habituellement, il a tourné), le premier qui employa exclusivement **weworte* dans le sens du passé en réservant exclusivement **wertti* pour le présent [1], n'a nullement fait acte de sélection réfléchie ou simplement consciente, ni surtout songé à construire l'équation rêvée par les glottogonistes d'antan entre le fait de « redoubler la racine » et l'intention de « signifier le passé ». Voit-on ce pâtre indo-européen raisonnant et subtilisant sa langue comme le pourrait faire un grammairien de profession, peseur juré de syllabes? Il n'y regardait pas de si près : il avait à sa disposition **wertti* et **weworte*, l'un représentant plutôt le présent momentané (anglais *he is turning*), l'autre, à raison même de ce qu'on vient de voir de ses origines, plus usité au sens de présent duratif ou d'habitude (*he turns*) ; de la constatation de l'habitude d'un acte à la constatation du fait que cet acte a été accompli, il n'y a qu'une nuance, et il a suffi mais fallu qu'à un moment donné cette légère nuance échappât à un sujet parlant [2], pour qu'il commît la faute d'employer * *weworte* au sens du passé. Cette faute se propagea par imitation, et l'incontestable avantage de posséder deux formes spéciales et distinctes pour « il tourne » et « il a tourné » ne la fixa qu'après coup. — Les faits si délicats dits d'« adaptation ou ou de différenciation grammaticale » sont d'ordre inconscient et mécanique.

D. Élevons-nous enfin jusqu'aux hauteurs de la syntaxe, la seule partie de la grammaire que les lettrés ne fassent pas profession de dédaigner, parce qu'en effet elle confine au style et que leur goût raffiné de logique ou d'esthétique trouve à s'y satisfaire. On va voir pourtant qu'esthétique et logique sont également hors de cause à l'origine des combinaisons de mots et de phrases, soit que l'usage les ait consacrées, soit à plus forte raison qu'il tarde à les adopter.

1. Comme en grec λείπει et λέλοιπε, δέρκεται et δέδορκε.

2. Rien n'est plus aisé : il y a des cas où les deux temps s'équivalent; que l'on compare, par exemple, « je travaille tous les jours » et « j'ai travaillé tous les jours [jusqu'à présent et il n'est pas dit que je ne continue] ». Ainsi, toujours, une confusion, une négligence, un menu oubli, un fait d'inconscience enfin, à la source du phénomène linguistique.

Digitized by Google

13. Le premier Latin — et c'était peut-être un contemporain de Tertullien ou même de Pline — qui a dit : « *ille liber de Petro* » (aujourd'hui *il libro di Pietro*, *el libro de Pedro*, *le livre de Pierre*, etc.), au lieu de *liber Petri*, n'a pas pu viser à l'élégance, ni non plus à la clarté, puisque *liber Petri* était aussi clair que possible. Qu'a-t-il donc prétendu? Mais rien autre chose et rien de plus que de dire en fait « *liber Petri* », à quoi il a fort gauchement réussi. Il avait entendu dire « *ille liber* » pour désigner un certain livre bien déterminé et quelque peu éloigné du sujet parlant ; et, comme le livre n'était pas sous sa main, il a dit tout naturellement « *ille liber* ». Il avait entendu dire « *de Petro* » de quelque chose qui concernait Pierre ; et, comme le livre, en tant qu'appartenant à Pierre, le concernait sans difficulté, il a dit tout naturellement « *de Petro* ». Et, pour n'avoir pas songé à ce moment qu'il était beaucoup plus simple, plus court et plus clair de dire « *liber Petri* », il faut que cette locution ne se soit pas présentée à son esprit, qu'il l'ait alors passagèrement oubliée [1]. L'auditeur, sûrement, n'aura pas manqué de la lui rappeler avec un sourire ou un gros rire; mais sa lourde phrase n'en était pas moins appelée à faire fortune, comme *liber Petri* à s'ensevelir dans les limbes d'un éternel oubli. — La substitution de l'analytisme au synthétisme, dont les procédés et les effets sont identiques dans tous les domaines où elle s'observe, en anglais comme en persan, en afghan comme en français, repose sur une série de phénomènes d'ordre inconscient et mécanique.

14. Le premier Latin — et celui-là est bien antérieur à Ennius — qui, au lieu de dire en deux phrases distinctes, séparées par un repos, « *timeo*, *ut pluat* », exactement « j'ai peur, [je souhaite] qu'il pleuve », a dit d'affilée « *timeo ut pluat* » et ainsi doté sa langue d'une locution brève, claire et élégante, correspondant à notre phrase de deux propositions « je crains qu'il ne pleuve pas », a mérité, lui, d'avoir des imitateurs, et aussi sa jolie phrase

1. Le cas est le même pour *aujourd'hui* qui a supplanté *huy*. Qu'on n'aille pas dire que *huy* était trop court : c'est une naïveté ; l'espagnol se contente parfaitement de *hoy*. La locution *au jour de huy* répondait à une nuance légèrement différente de *huy*, et le premier qui a dit l'un pour l'autre a négligé cette nuance ; puis sa faute a eu des imitateurs. La locution populaire *ojordojordui*, qui équivaut à la monstrueuse phrase latine *ad illum diurnum de illo diurno de hodie*, n'est autre chose que la continuation moderne du même procédé tournant au grotesque à force d'inconscience.

Digitized by Google

a-t-elle volé de bouche en bouche; mais encore n'avait-il eu ni la prétention ni le désir de rien dire de hardi, et n'avait-il rien dit de neuf, sinon à son insu. Il était de tempérament vif, apparemment, ou plus ému que de raison de la crainte qu'il exprimait, et il a bredouillé, tout au moins parlé plus vite qu'il n'aurait dû. Le hasard seul a été créateur : ce n'est pas la modification de l'idée qui a supprimé l'arrêt entre les deux propositions; car la modification de l'idée ne pouvait, tout au contraire, être suggérée que par la suppression de l'arrêt une fois réalisée [1]; mais, l'arrêt s'étant trouvé fortuitement et à tort supprimé, il s'en est suivi, sous l'influence latente de la locution parallèle et de sens inverse « *timeo ne pluat* », un très léger changement dans la façon de percevoir l'idée, et un nouvel organisme syntactique a été appelé à la vie. — Les faits de subordination syntactique sont d'ordre inconscient et mécanique.

15. Le premier Français qui a dit « il fallait que je m'en *aille* » n'a pas du tout songé à débarrasser la langue d'une finale incommode ou peu harmonieuse, ni même à économiser à ses propres organes l'émission d'une syllabe. Il a commis une étourderie, voilà tout. Un récit est, pour le sujet parlant, la reproduction d'un fait, c'est-à-dire d'un ensemble de sensations et de perceptions antérieurement éprouvées; la sensation qu'éprouvait celui-ci dans l'instant auquel le récit reporte sa pensée se formulait alors dans sa parole intérieure en ces termes « il faut que je m'en aille », et ces termes par lui pensés, il les a purement et simplement reproduits, sans y rien changer que la forme du verbe qui ne cadrait point avec son intention narrative [2]. — Les faits de simplification ou de rupture de la syntaxe de coordination sont d'ordre inconscient et mécanique.

16. Le premier Français qui a dit « il est plus grand que je *ne* croyais », au lieu de « que je croyais » (*major quam existimabam*), n'a pas un instant réfléchi à ce qu'il disait; car, s'il l'avait fait,

1. Que l'on pèse cette idée fondamentale, et l'on cessera de juger puérile l'explication telle quelle, donnée plus haut, de la suppression accidentelle d'une ponctuation nécessaire.

2. Ou bien, si on le préfère, le sujet parlant a pensé à la fois deux phrases : « il fallait que je m'en allasse », et « je me disais : il faut que je m'en aille », et ces deux phrases se sont confondues dans sa parole : le cas alors rentre dans la catégorie de la contamination décrite ci-dessous. — Comparer le type de phrase si commun dans la bouche de l'enfant ou de l'homme du peuple : « Alors je me suis pensé : Allons voir Roumestan. »

626

Digitized by Google

il n'eût pu manquer de s'apercevoir qu'il prononçait une phrase littéralement dénuée de sens. Mais les deux phrases qu'il aurait pu prononcer indifféremment pour exprimer cette seule et même idée, « il est plus grand que je croyais », et « je ne le croyais pas aussi grand qu'il est », se sont présentées en même temps et de front à sa mémoire, il les a confondues, il a cru n'en dire qu'une et en réalité a dit bout à bout la moitié de l'une et la moitié de l'autre. L'auditeur, qu'il se soit aperçu ou non de l'erreur, a compris : c'était tout ce qu'il fallait pour qu'à la faveur de l'imitation la phrase fît son chemin. — Ainsi la contamination syntactique, c'est-à-dire le procédé par lequel se construit et se renouvelle incessamment l'édifice si compliqué de la syntaxe de toutes les langues, le stade le plus élevé de l'évolution linguistique arrivée à son dernier période et s'essayant à suivre la pensée jusqu'en ses replis les plus ténus et les plus sinueux, oui, la contamination syntactique elle-même [1] est dans ses origines un phénomène d'ordre inconscient et mécanique.

Ces seize rubriques résument, si je ne me trompe, tous les faits observés jusqu'à présent dans l'évolution historique de toutes les langues connues, et traduisent par conséquent sous une forme schématique toutes les relations possibles du langage et de la pensée.

SYNTHÈSE

1. A certains égards, l'enfant, et par conséquent aussi l'homme fait, qui ne diffère de l'enfant que par le degré, non par l'essence, a moins de mots que d'idées, moins de modes d'expressions que de concepts à exprimer.

2. A certains autres égards, au contraire, l'enfant et l'homme fait ont plus de modes d'expression que de concepts à exprimer, plus de mots que d'idées.

3. Mais ni l'un ni l'autre ne se doutent de cette indigence ni de cette profusion : tous deux, la masse des hommes

1. Outre ce qu'il y a de manifestement inconscient à mélanger deux modes d'expression, on observera combien le fait de penser à la fois deux phrases s'accorde avec le principe posé plus haut (§ III) et formulé en ces termes « plus de mots (ou de modes d'expression) que d'idées ».

Digitized by Google

croient penser exactement ce qu'ils parlent et parler ce qu'ils pensent; langage et pensée, pour eux, sont adéquats, ne font qu'un.

4. Et la conséquence de cette antinomie fondamentale, c'est : — d'une part, que, toute notre vie, notre langage flotte autour de notre pensée, s'y adaptant et s'y moulant de son mieux et de mieux en mieux; — et, d'autre part, qu'aucun changement introduit par nous dans notre langage n'y est introduit consciemment, avec l'intention réfléchie de mieux accommoder à la pensée un moyen d'expression qui dans notre esprit n'en est pas distinct et ne fait qu'un avec elle.

5. Bref, à ne considérer que le langage transmis [1], — le seul vrai, le seul qui vive en nous, le seul qui mérite l'attention du linguiste en tant que tel, — si le langage est un fait conscient, les procédés du langage sont inconscients.

6. Dès lors, toute explication d'un phénomène linguistique qui présuppose à un degré quelconque l'exercice de l'activité consciente d'un sujet parlant, doit *a priori* être écartée et tenue pour non avenue par le linguiste soucieux de clarté et de vérité.

Après avoir parcouru tout un circuit d'antinomies successivement posées et résolues, nous voici donc revenus à notre point de départ [2] : volition identique et consciente, résultats inconsciemment différents, c'est tout le secret du langage, le secret de sa permanence cent fois séculaire et de sa mobilité de tous les instants; et qui s'en sera une fois pénétré à fond ne courra plus le risque de méconnaître l'esprit dans lequel il convient d'interpréter les manifestations de l'une et de l'autre.

1. Voir plus haut le § IV, p. 59.
2. Voir plus haut, chap. Ier, § I.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Introduction 1

CHAPITRE PREMIER. — NATURE DU LANGAGE 3
I — Généralités 3
II — Qu'est-ce qu'un langage? 5
III — La vie du langage 9
IV — La vie des mots 18

CHAPITRE II. — ORIGINE DU LANGAGE 25
I — Généralités 25
II — Le langage-réflexe 28
III — Le langage-signal 30
IV — Le langage interprète de la pensée 34
V — Φύσει ou θέσει? 37

CHAPITRE III. — LANGAGE ET PENSÉE 47
I — Généralités 48
II — Moins de mots que d'idées? 50
III — Plus de mots que d'idées? 55
IV — Langage transmis et langage appris 59
V — Conscience de l'acte, inconscience du procédé. 64

TABLE DES MATIÈRES 79

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

TOME

II

ANTINOMIES LINGUISTIQUES

PAR

VICTOR HENRY

PROFESSEUR DE SANSCRIT ET DE GRAMMAIRE COMPARÉE
DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES A LA FACULTÉ

147

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

ALA 5901 A. 43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google